PRUDHON.

Tiré à 200 exemplaires.
Les planches effacées après le tirage.

LYON
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN
Rue d'Amboiſe, 6.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

PRUDHON

ETUDE

CONTENANT QUATRE DESSINS

gravés à l'eau-forte.



PARIS

E. DENTU, PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLEANS.

1861



I.



UAND l'inſpiration de Watteau diſparut de notre école ; quand le XVIIIe ſiècle fut rejeté dans le paſſé, avec ſes mœurs, ſes idées, ſes modes & ſes goûts ; quand ce grand renouvellement de l'âme d'une nation & de la penſée d'un peuple, une révolution ſociale, appela les arts à un nouvel avenir en déplaçant leur idéal, deux hommes ſe rencontrèrent en France qui, avec des aptitudes oppoſées, un tempérament contraire, des fortunes différentes, tentèrent de ramener la peinture aux leçons de l'antiquité rappelée ou plagiée par les hommes, par les événements même de leur temps.

Le premier retournait au génie antique par Winckelmann, aux lignes antiques par des académies anatomiques. Il peignait les Horaces & Brutus, il croyait retrouver Rome en reſtituant une forme de fauteuil ou le deſſin d'un glaive : c'était là ce qu'il appelait lui-même « le ſtyle antique. » Plus tard, il reconnaiſſait que les Romains n'avaient été

que des demi-barbares auprès des Grecs : il quittait le ſtyle romain, il cherchait le *grec pur* en copiant des ſtatues qu'il ne ſe cachait pas de reproduire religieuſement dans ſes tableaux. De ce « grec pur » ſortait *l'Enlèvement des Sabines*. Plus tard encore, entraîné à la ſuite de la petite ſociété des « penſeurs » de ſon atelier, il ſe tournait vers les primitifs grecs, vers les primitifs gothiques ; & quel tableau ſortait de cette inſpiration du ſentiment naïf, ſi innocemment anti-académique, des œuvres qui dans toute école annoncent le beau en ſemblant l'enfanter? *Léonidas aux Thermopyles*. Imagination ſèche & déclamatoire, main patiente mais non inſpirée, conſcience héſitante, deſſinateur pénible & matériel, incapable de rien deſſiner ſans le modèle, & auquel rien n'apparaiſſait dans l'enſemble de la viſion intérieure, c'était toujours par le décalque & la copie qu'il s'approchait de l'art antique, dont il croyait embraſſer l'âme lorſqu'il n'en embraſſait que le ſquelette.

Cet homme, gâté par les adorations de l'admiration publique, immortel de ſon vivant, était proclamé, par le goût & auſſi par les paſſions des contemporains, le reſtaurateur de l'antiquité : c'était David.

A l'écart, dans l'ombre, il y avait un peintre que David appelait avec mépris « le Boucher de ſon temps. » Cependant celui-ci portait dans ſa tête la Grèce & les dieux. Il n'arrachait pas, lambeau à lambeau, les beautés de l'art antique ; il les trouvait dans ſon âme, elles rayonnaient ſous ſa main. L'intuition était ſa ſcience. Sans modèle, il animait ſes créations avec le mouvement & la lumière de la vie, il faiſait courir le ſang ſous la chair, & la divinité dans ſes perſonnages. Les ſtatues ſacrées marchaient & reſpiraient ſous ſes pinceaux, comme des marbres ſortis de terre qui prendraient leur eſſor dans la peinture d'une Renaiſſance. Et le génie de l'antiquité allait une dernière fois revivre dans ſon œuvre. Mais le nom de ce peintre ne devait être populaire que dans la poſtérité : il s'appelait Prudhon.

II.

Le 4 avril 1758, Pierre Moreau, marchand épicier de la ville de Cluny, & dame Urſule Mutin, épouſe de François Blais, marchand de ladite ville, préſentaient au baptême un pauvre enfant né le jour même : c'était le dixième fils de Chriſtophe Prudhon, tailleur de pierres, & de Françoiſe Piremol, Pierre Prudhon (1), qui plus tard, ſur ſon acte de mariage, ſignera Pierre-Paul, du nom de ſon ſecond parrain : Rubens.

(1) Voici l'acte de baptême de Prudhon :

« Ce jourd'hui (4 avril 1758), je prêtre curé de la paroiſſe de Saint-Marcel-de-Cluny, ai baptiſé Pierre fils de Criſtophe Prudon, tailleur de pierre, & de Francoiſe Piremol ſa femme, né ce même jour. Son parrain Pierre Moreau, marchand épicier, & ſa marraine dame Urſule Mutin, épouſe de Francois Blais, marchand de drap. Tous de la dite ville. »

L'enfant du tailleur de pierres grandit comme les enfants du peuple, à la dure, au froid, au chaud, & faiſant de miſère bonne ſanté. Mais il grandit auſſi, couvé par le cœur d'une mère qui apportait dans ſon affection maternelle, dans ſes careſſes pour le dernier venu de ſes enfants, les plus rares délicateſſes de ſentiment, les plus douces tendreſſes, & ces baiſers qu'ignorent d'ordinaire les enfants du pauvre. Toute ſa vie, Prudhon devait ſe reſſentir de cette éducation d'amour qui, en donnant à ſon âme, naturellement ſenſible, la tendreſſe, l'expanſion, la douceur, le dévouement d'une âme de femme, le livra, ſans défenſe, aux bleſſures de la vie, aux déceptions des illuſions & aux tourments des affections humaines. Les années paſſaient, & le petit garçon allait, avec les autres enfants pauvres de la ville, dans les forêts des Bénédictins, ramaſſer le bois mort pour le feu du ſouper; éveillé, mutin, hardi entre tous, & montrant ſous ſes haillons, dans l'ombre des grands bois, une phyſionomie où l'intelligence commençait à s'éveiller, où l'avenir ſemblait déjà mettre une promeſſe.

Souvent le prêtre s'attache à l'enfant par une protection paternelle, par une paternité morale. Beaucoup des gloires de l'ancienne France, la France les doit à ce beſoin d'adoption de l'homme qui vit dans le célibat & ne peut être père. Le curé de Cluny était un de ces hommes d'égliſe qui ſe font les pères du génie d'un enfant. Voyez ſon portrait, ſes cheveux gris, ſon beau front que les rides rayent ſans le creuſer, ſon regard clair tempéré de bienveillance, ſon nez large & bien ouvert, cette bouche qui ſourit tranquillement, cette face intelligente de Bourguignon qui dit, par toutes ſes lignes, ſanté, bonté, droiture; vous devinerez quel protecteur & quel ami ce dut être pour le petit Pierre Prudhon que le curé Beſſon. Il fit de l'enfant ſon enfant de chœur & ſon élève, il lui donna lui-même les principes rudimentaires de toutes choſes; puis, ſe défiant de lui-même & ſentant s'agiter quelque choſe d'inconnu dans cette petite cervelle, il envoya le fils du tailleur de pierre à l'abbaye, & obtint pour lui les leçons des moines de Cluny. Prudhon entre donc dans cette abbaye de Cluny dont la double égliſe était grande, à vingt pieds près, comme Saint-Pierre de Rome. Il vit dans ce monde de pierre & de marbre, de colonnettes hiſtoriées, de vitraux, de ſtatues, de boiſeries, de tapiſſeries. Il demeure ébloui devant cette chapelle de Bourbon, un tréſor de magnificence, dont les chapiteaux portaient douze ſtatues d'argent. Sa penſée & ſes yeux ſe perdent dans cette coupole de l'abſide où le drame & le peuple de la Bible s'agitaient ſur un fond d'or. Et ſoudain, au fond du pauvre enfant, c'eſt comme une lumière confuſe, comme un lointain appel, une aſpiration encore inconſciente, une volonté pleine de trouble qui remue en lui. A meſure qu'il s'abîme dans la contemplation de toutes ces choſes animées par la main de l'homme, ſous ces voûtes rayonnantes d'images, au milieu de ces murs peuplés de formes, il ſent monter en lui, impérieuſe, indomptable, l'ambition d'être, lui auſſi, un ſculpteur, un peintre : ſa vocation lui apparaît. Alors ſes cahiers d'étude ſe couvrent de croquis qui prennent la place du latin ; de ſon canif, il fouille & travaille le bois & tout ce qui lui tombe ſous la main, le ſavon même d'où

il fait un jour fortir toute une Paffion qui l'étonnera plus tard, à fon retour d'Italie. La peinture furtout le tentait. Il preffait le fuc des plantes & des fleurs, il fe fabriquait des pinceaux avec des poils ramaffés fur les harnais des chevaux, & il peignait. Mais quel dépit, quel défefpoir de ne pouvoir arriver au ton, à la vigueur des tableaux de l'abbaye! jufqu'au jour où ce mot d'un moine : « Vous ne réuffirez pas : ils font peints à l'huile, » l'éclairait comme une révélation. Il retrouvait, il inventait la peinture à l'huile. Chez M. Marcille, dans cette collection qui eft l'hiftoire du talent de l'homme depuis fes bégayements jufqu'à fa maturité triomphante, on retrouve une des premières peintures à l'huile du jeune peintre. Cela repréfente, enguirlandés de groffes rofes rouges, & s'échappant des deux côtés d'un mafcaron, tous les chapeaux qui coiffaient en ce temps la Bourgogne civile & militaire, en négligé du matin ou en tenue de gala : fur le devant, chapeaux & tricornes galonnés d'or; à droite, couvre-chefs noirs à larges bords liférés d'un ruban blanc & rouge, & grands chapeaux clabauds; à gauche, chapeaux ronds & feutres blancs emboîtés les uns dans les autres en pyramide. Au milieu du cadre de tous ces chapeaux, l'on voit une efpèce d'antre où deux ouvriers farouches, en bras de chemife & dans la vapeur de l'eau, raides comme des figures de l'art byzantin, travaillent & apprêtent le feutre..... Le peintre, qui ne devait, plus tard, tracer au bas de fes toiles que la légende des fables de l'Olympe & des allégories morales, a écrit : *Charton, marchand chapelier, vend toutes fortes de chapeaux fins & autres,* au bas de ce panneau peint brutalement felon les plus naïves & les plus groffières traditions de la peinture d'enfeigne. A peine fi, en cherchant bien, l'on débrouille les premiers tâtonnements du futur colorifte argentin dans quelques égratignures de lumière, quelques minces traînées de blanc fur les chemifes des deux hommes. Cette curieufe peinture, & encore deux griffonnages, pauvres croquis de commençant dont la main héfite & tremble devant la nature, & que l'on donnerait à un miférable élève de Schenau : une femme qui file au rouet, & une petite fille qui donne la bouillie à fa poupée, gravés en *fac-fimile* par le baron de Jourfanvault, — tels font les premiers effais où Prudhon fe cherche lui-même, & pourfuit, avant l'heure, fon génie. Regrettons deux tableaux perdus de ces premiers commencements. Peut-être la veine de Callot nous eût-elle été révélée dans Prudhon par ces deux portraits de Pierrot le Bavoux & de Gothon Bibi, deux mendiants, vieux compagnons de fes courfes dans les bois, qui devaient, j'en réponds rien qu'à la couleur de leurs noms, être de glorieux gueux, des types de ces mendiants de la grande race vivant du pain de nos anciennes abbayes.

Ces premiers travaux de Prudhon, l'obftination de fes efforts, fa furie de deffin, étonnaient & intéreffaient les moines qui parlaient de lui à Mgr Moreau, évêque de Mâcon ; & le jeune homme était envoyé par Mgr Moreau à Dijon, à l'école de deffin de M. Devofges, dont les quelques tableaux gravés montrent, chofe bizarre, tout à la fois l'infpirateur & l'élève du genre de Prudhon.

Puis, au bout de longues & patientes études, quand il commençait à ramaffer fes

forces & à mesurer son élan, Prudhon était rappelé à Cluny. Le jeune homme avait laissé derrière lui une de ces liaisons que nouent, en dehors de la sympathie & de la parité des âmes, l'âge & le tempérament. Quand l'homme eut reconnu tout ce qui manquait à celle qu'il avait aimée, pour être à la mesure de son cœur, à la portée de ses rêves, quand il eut compris son infériorité morale, & l'impossibilité d'élever jusqu'à lui cette créature vulgaire, il ne se crut pas délié d'un devoir de réparation, il ne voulut pas se dérober au mariage. Le bon curé Besson bénit donc, le 17 février 1778, le mariage de son protégé avec la fille d'un notaire royal, qui ne donnait rien à sa fille pour se marier, & qui ne devait lui laisser guère plus à sa mort. Pauvre mariage, où l'élève de l'Académie de peinture & de sculpture de la ville de Dijon n'eut pour témoins qu'un tissier en toile & les trois clercs de l'étude de son beau-père.

Cette malheureuse union semblait briser l'avenir de Prudhon. Enlevé à ses études de Dijon, cloué dans sa petite ville natale, lié à son ménage, découragé de toute grande espérance, abaissé à un métier de gagne-pain, ne voyant d'autre carrière devant lui que la carrière d'un pauvre peintre de portraits & d'enseignes, il rencontrait par bonheur une protection qui le sauvait du désespoir, un protecteur qui, en l'encourageant, en le soutenant de compliments, en lui commandant des dessins, des gravures, en mettant un prix à tout ce qui sortait de sa main, le défendait contre les tentations du doute & lui rendait la confiance en lui-même : j'ai nommé le baron de Joursanvault, chevau-léger de la garde du roi à Beaune, cette belle & noble figure d'amateur provincial esquissée dans ces lignes du graveur Wille : « Il a établi une espèce d'académie dans sa maison, il s'exerce dans les arts, & il fait du bien aux jeunes gens qui marquent de l'inclination pour les talents (1). » Digne patron de Prudhon, ce protecteur de tant de cœur, qui appelait *mes enfants adoptifs* les jeunes artistes qu'il aimait ! C'est auprès de lui que Prudhon vient chercher ses consolations ; c'est à lui qu'il confie ses tristesses, ses luttes, ses embarras, ses aspirations & ses projets déçus ; c'est à M. de Joursanvault que le peintre écrit :

« *Monsieur,*

« *Vous aures sans doute de la peine a me pardonner mon insoutenable paresse a repondre a la lettre dont vous m'avez honorés ; j'avoue mon tort & merite tout votre ressentiment a cet egard ; cependant daignez oublier ma faute & rappelez vos anciennes bontés en ma faveur. Puis-je aussi me flatter monsieur que vous ne dedaignerez pas mes respectueux homages & les vœux que je fais en ce nouvel an pour tout ce qui peut interesser vos plaisirs & votre felicité ; j'ose attendre cette faveur de votre indulgence.*

« *Je travaillai hors de Cluny lorsque vous me fites la grace de m'ecrire & croyant mes travaux finis aller passer l'hiver a Dijon, j'esperois avoir l'honneur de vous voir a Beaune, mais la fortune qui se fait un plaisir de m'être contraire en a a mon grand regret decidé autrement. Vous me menacez dans votre dernière lettre de*

(1) *Mémoires & journal de Wille.* Paris 1857, vol. II.

la perte de votre amitié, ce ſeroit pour moi le dernier des malheurs, j'ai plus que jamais a cœur de me conſerver votre bienveillance, de grace ne me la refuſez pas! laiſſez vous flechir a mes prières, rappelés vous la promeſſe que vous m'avés fait de ne m'abandonner jamais!.... Que je regrette bien ſincerement de n'avoir pas ſuivi vos ſages conſeils! qu'ils m'étoient utils! que j'étois aveugle! & que j'en ai peu profité : ſi du moins je pouvois encore reparer ma ſaute! mais il n'eſt peut être plus tems....; que je ſuis malheureux! ayant amaſſé quelques argent, j'avois projetté d'aller continuer mes études à Dijon juſqu'au temps du concours pour l'Italie, mais malheureuſement une perſonne m'ayant prié de le lui prêter pour quelques jours je n'oſai le lui refuſer & actuellement je ne puis rien en retirer. Je me vois par la hors d'état d'effectuer mon projet & contraint de paſſer le gros de l'hiver dans mon maudit païs; ſi vous voulés monſieur my envoyer des planches, quelques pointes & du vernis dont on ſe ſert pour l'eau forte, je vous y graveres des ſujets de ma compoſition ou autres, enfin tout ce qu'il vous plaira, ce ſera ſi vous ſouhaitez a conte de la ſomme dont je vous ſuis redevable, car je ne ſuis pas preſentement a même de vous la rendre en argent, ou ſi vous aimez mieux des deſſins lavés ou a la mine de plomb je vous en ferai.....

« Je reitere mes prieres pour obtenir mon pardon de votre bonte, monſieur accordes moi le je vous conjure, & croies que je ſuis avec les ſentiments les plus reſpectueux & le plus parfait dévouement

« Votre tres humble & tres obeiſſans ſerviteur

PRUDHON P.

« Je vous prie d'aſſurer meſdemoiſelles Dembruns de mes reſpectueux devoirs & de leur ſouhaiter de ma part tout ce qui peut remplir leur ſouhait.

« A Cluny ce 8 janvier 1780. »

« Cluny ce 4 mars 1780.

« Monſieur

« Votre charmante lettre ma comblé de joie & de plaiſir; vous m'aſſurez donc que je ſuis redevenu votre bon ami, que vous feriez peiné de rompre le vœu que vous en faites, & bien moi pour vous en témoigner ma vive reconnaiſſance, je veux faire mon poſſible pour m'en conſerver éternellement le titre.

Il faudrait que je fus ſingulièrement bizare pour me brouiller avec vous pour les juſtes raiſons que vous avez de ne m'aider ni de me conſeiller dans mon voyage projetté à Dijon, aſſurement je me voudrais mal d'en avoir eu ſeulement l'idée. Cependant je crois, Monſieur, vos craintes pour Naigeon un peu hazardées, & votre prevention pour mon mediocre & tres mediocre talent un peu forte, car n'aije pas tout lieu de craindre qu'un travail de trois ans après d'excellents models & ſous un maître eclairé, ne l'ait mis ainſi que beaucoup d'autres bien au deſſus des faibles efforts que je pourrai faire pour me diſtinguer dans le concour : je ne vois pas il eſt vrai de moyen quoique tres douteux plus prompt pour ſortir de ma ſituation actuelle que ce concour de Dijon; mais ne crains-je pas auſſi & avec raiſon de n'y faire que des tentatives infructueuſes & trois années perdues ne me donnent elles pas de juſtes aprehenſions & malheureuſement trop bien fondees : la ſeule raiſon qui m'engage fortement a ce voyage ce ſont les etudes que je ferai dans le cas & a portée de faire & qui je crois ne me ſeront pas inutiles.

« Parlons un peu d'autres choſes. Vous m'enhardiſſez, Monſieur, & je redoublerais avec ardeur mes inſtances pour vous engager a venir à Cluny ſi je ne conſultais que mon cœur & ſi je ne craignais auſſi de vous incommoder, car je prefererai toujours quoi qu'il m'en coute votre commodité & vos gouts a mes deſirs quelques violents qu'ils puiſſent etre, cependant je ne puis m'en tenir la quand je penſe au plaiſir de voir deux amis & un bienfaiteur; allons monſieur & mademoiſelle faite moi cette grace ſans repugnance, venez y; mon beau pere, ma belle mere, mon epouſe la deſirent egalement & joignent leurs inſtances aux miennes pour obtenir de vous cette grande faveur, vous voyez monſieur, mon cœur l'emporte & me fait deja oublier que vos gouts & votre volonté doivent etre les miens.

« *Je commence aujourd'hui votre gravure que je ſoignerai du mieux qu'il me ſera poſſible, vos obſervations a l'egard de Cipris & de la tombe ſont fort juſtes & je m'y conformerai dans l'execution de la planche.*

« *Donnez moi s'il vous plait & au plus tôt les nouvelles de votre ſanté qui m'intereſſe infiniment. Je crois que ces diables de rumes tiennent tout le monde, car a Cluny on en eſt aſſommé!*

« *Je ſuis, Monſieur, avec tout le devouement & le reſpect poſſible,*

« *Votre tres humble & tres obeiſſant ſerviteur*

PRUDHON, peintre.

« *Mille choſes de ma part a mademoiſelle Dembrun* (1). »

Cette liaiſon de patronage & de reconnaiſſance dura ainſi pendant des années entre M. de Jourſanvault & Prudhon, qui continuait à s'occuper, pour ſon protecteur, de menus travaux de gravure & de peinture dont on retrouve un échantillon dans la collection de M. Grand. C'eſt un petit tableautin, touché comme la plus fine miniature, qui repréſente M. de Jourſanvault en habit militaire, couronné par la Beauté, au milieu d'un Olympe allégorique : l'Olympe des allégories commençait déjà à viſiter l'imagination de Prudhon.

On ne baptiſerait guère la toile du nom de Prudhon ſans cette lettre d'envoi, ſi curieuſe à tant d'autres titres pour la biographie du peintre. C'eſt la confeſſion des penſées, la confidence de l'âme de Prudhon en 1780; & ne ſemble-t-il pas qu'on y entende le cri de ſes ambitions & de ſon génie qui étouffent à Cluny & appellent Paris?

« *Monſieur,*

« *Je ne ſuis point de votre ſentiment, je trouve votre charmante lettre trop courte, & d'autant plus qu'il y avoit deja long-temps qu'il me tardoit d'en recevoir, n'ayant pas de plaiſir plus ſenſible que l'honneur de votre entretien, ne fut-il que d'une ligne ou d'un inſtant. Voulez-vous me permettre de vous dire, Monſieur, que vous me flattés un peu trop, ſoit au ſujet du tableau que je vous ai fait, ſoit à celuy des gravures que j'ai eu & que j'aurai l'honneur de vous faire; je ſuis bien charmé que votre indulgence trouve paſſables les petits ouvrages qui ſortent de ma main; mais qui me repondera que je ne me laiſſerois pas eblouir de choſes trop flatteuſes que vous dites en ma faveur, ſurtout en me les repetant a moi-même: je crains bien ma foibleſſe, & ſi mon peu de merite ne m'étoit bien connu, c'en ſeroit peut etre deja fait.*

« *Scavez-vous que j'ai auſſi une grace a vous demander; toujours des graces! je crains bien de vous fatiguer; mais non, celle-ci eſt d'un genre ſoutenable, c'eſt de me laiſſer ſortir de mon maudit pais apres que j'aurai executé les ouvrages, ſoit peints, ſoit gravés, preſcrits dans votre lettre, outre que j'y perd un tems precieux que je regrette, je m'y ennuis au dela de tout ce qu'on peut dire, & je ne puis y reſter plus longtems ſans prendre ſur mes jours. Laiſſez-moi aller a Paris, Monſieur, c'eſt la ou non ſeulement je pourrois vous faire des ouvrages plus dignes de vous & de moi, mais ou je ſerai a même de ne perdre aucun moment & de me perfectionner de plus en plus; j'oſerai ſeulement vous demander pour ce pais la votre protection & quelques unes de vos connoiſſances, & j'eſpere bien que vous n'aurez pas a regretter de m'avoir accordé l'une & procuré l'autre. Voici quelles ſeront les études que j'y ferai le plus particulierement : j'y deſſinerai beaucoup 1° d'apres l'antique pour prendre de belles formes, l'anatomie pour en connoitre les préciſions, d'apres nature pour en*

(1) *Archives de l'Art français*

ſaiſir les fineſſes & réduire, ſi je le puis, le tout dans mon deſſein; 2° je comparerai enſuite l'un avec l'autre, ſoit pour en connoitre les raports, ſoit pour en demeler les defectuoſités. Outre ce, je conſulterai ſouvent les grands maitres, tels que Raphael, Titien, Rubens, &c., les uns pour les graces, l'elegance du deſſein, la fineſſe & le naturel ſublime de l'expreſſion; les autres pour l'art raviſſant du colôris, la belle ordonnance de la compoſition, la magie du clair obſcur &c., &c. Enfin je tacherai de tirer partie du tout, ſuivant la portée de mon genie. Qu'en penſés-vous, Monſieur? il me tarde de mettre a execution toutes ces choſes; plus la violence de mon deſir me preſſe, plus je m'ennuis a Cluny.

Ici Prudhon fait, en dix points longuement déduits, la critique du petit tableau en miniature qu'il envoie à M. de Jourſanvault, & dont nous avons parlé. Il en parle ſans feinte modeſtie & comme avec un preſſentiment de ce qu'il pourra faire plus tard. Il reprend :

« *Je me réſerve de vous en faire un autre de même grandeur & plus preſentable, car je ſuis jaloux qu'une perſonne qui m'honore de ſon amitié ait de moi quelque choſe de paſſable : ce ne ſera point à Cluni, ou le regret de perdre mon tems & l'ennuy d'y reſter m'excedent, ce qui me renderoit incapable, ſi j'y demeurois plus longtems, de rien faire de bon, mais ce ſera a Paris ou je verrai de belles choſes qui me renderont tout de feu & que je tacherai d'imiter dans mes ouvrages; je me rejouis de vous en envoyer, lorſque j'y ſerai, vous verres mes progrès.*

« *Quand je penſe a ce païs ou a Rome, l'impatience & le deſir d'etre dans l'une ou dans l'autre ville m'emporte. En allant a Paris & paſſant par Beaune, j'y ferai, ſi vous voulez me le permettre, votre buſte ſeulement & celui de mademoiſelle, pour emporter avec moi, afin de les copier ſur le tableau que j'executerai. Vous me permetteres auſſi, Monſieur, de vous faire cadeau de ce tableau pour pouvoir vous temoigner de quelque façon ma reconnaiſſance.*

« *Vous nous faites donc eſpérer que nous aurons le bonheur de vous poſſeder a Cluny: quel ſenſible plaiſir pour moi de voir un ami (permettez moi ce terme) pour qui j'ai l'attachement le plus intime, mais je ſuis bien auſſi mortifié d'etre privé de mademoiſelle Dembrun; ma joie auroit été entiere ſi vous eties venus tous les deux.*

« *Vous me parlez de payement; qui ſait mieux que vous, Monſieur, le prix qu'on met a ces ſortes d'ouvrages; permettez-moi de me rapporter a ce que vous trouveres bon, cette demande de prix de votre part me peine a l'infini, & ſi ce n'étoit le beſoin je ne ſouffrirois pas ſeulment que vous m'en parlaſſiez, car reellement c'eſt me peiner de me le dire & je m'eſtimerois trop heureux de faire quelque choſe qui put vous faire plaiſir.*

« *Votre petit Jannot eſt en bonne main, c'eſt ſa maman qui le nourrit, il eſt gras comme un petit cochon & mechant comme un petit diable.* »

La lettre finit par ces lignes où l'on retrouve, ſous la plume de l'ancien élève des moines de Cluny, l'eſprit de l'opinion publique du temps, & les premiers murmures de la Révolution contre les ordres religieux :

« *Ce frere Placide, c'eſt un vilain; je n'en ſuis pas etonné, il ne tiendroit pas de la race monaſtique, je lui ai dit cent fois de faire vos clefs, le drôle n'a jamais eu le tems, il a bien eu celui de boire votre vin. Je vais lui faire voir votre lettre a cet article & lui demander abſolument vos clefs, je l'avertirai d'ailleurs que vous venez bientot a Cluny & que vous ne manqueres pas de lui chanter la grele.*

« *A l'égard des vieux papiers & parchemins, ils ne ſont point communs a Cluny; pour peu qu'on en ait, on en fait des couvertures de pots; on ne pourroit en trouver que ches Meſſieurs les Benedictins qui non contents de leurs titres & de leurs droits ont uſurpé tous ceux de la ville, mais les coquins ne relachent rien...* (1). »

Les prières, les impatiences de Prudhon, la vivacité & l'élan de ſes jeunes eſpérances touchaient & gagnaient bien vite M. de Jourſanvault, qui fourniſſait au jeune peintre les moyens d'aller à Paris, & Prudhon partait pour cette terre promiſe de la fortune & de la gloire. Il arrivait à Paris, précédé d'une lettre de recommandation adreſſée par l'excellent baron à ſon ami Wille, & qui montre la patiente & l'intelligente étude que le protecteur avait faite de ſon protégé, l'intérêt paternel avec lequel il avait interrogé ſon caractère, les craintes, les terreurs avec leſquelles il confiait à Paris cette nature tendre & facile aux tentations, cette âme faible, impreſſionnable, ſenſible, ſans défenſe contre l'entraînement. Et de quelle voix pleine d'émotion il adjurait & priait Wille d'accueillir, de guider, de s'attacher & de ſauver des périls de la grande ville le jeune Bourguignon, « cet enfant, » comme il l'appelle!

« 15 *octobre* 1710.

« *M. Prudhon né avec un caractère moins fort que* (Naigeon), *ſe livrant avec facilité à l'amitié, ſans deffiance de ceux qu'il aime, peut tomber dans le précipice le plus affreux, & des ſociétés qu'il ſe fera à Paris dépend le bonheur ou le malheur de ſa vie. Son gout dominant eſt l'ambition de ſortir de la foule des peintres mediocres; il travaille avec ardeur, mais il faut que quelqu'un lui diſe de travailler. Si quelque ſujet mediocre s'empare de ſon eſprit, ce qui eſt tres facile, il gagnera ſon cœur avec aiſance & M. Prudhon courera a la debauche avec moins de plaiſir qu'au travail mais avec autant de docilité. Il eſt incapable de dereglement par lui-même, mais, s'il y eſt conduit, il peut y etre extrême, & cette idée me ferait fremir ſi je n'oſais me flatter que, par amour pour le bien, par amitié pour moi, par pitié pour cet enfant, deja marié depuis trois ans, vous daignerez vous l'attacher, lui permettre de vous parler avec confiance, de vous conſulter, de ne rien faire ſans votre aveu & votre avis. Je lui ai montré vos lettres, je lui ai laiſſé voir la véneration que vous m'avez inſpiré; ſon cœur a été attendri, il vous a nommé ſon père, il vous aime & vous reſpecte deja comme tel.* »

Voilà Prudhon à Paris. Auſſitôt arrivé, il écrit à M. de Jourſanvault :

« *Monſieur,*

« *Apres quelques fatigues & un peu de pluye eſſuyez dans une longue route nous ſommes enfin arrivez bien portants a Paris chez Madame de Mandre tante de Naigeon. Cette dame nous a reçu avec toute la politeſſe & l'honneteté poſſible, il paroit que Naigeon ſera très heureux chez elle, elle lui a temoigné beaucoup d'amitié & d'affection & ſemble prendre ſes interrets avec grand zèle; pour Ramey & moi nous allons chercher a nous procurer une chambre, monter notre très petit ménage & un endroit pour vivre a peu de frais. N'en étant encore qu'à ce point là, je ne puis rien vous dire d'intereſſant de Paris, des tableaux ou de ma propre ſituation. Cet après-midy ou demain au plus tard nous irons rendre les viſites les plus intereſſantes premierement a Monſieur Wille, Monſieur Vatelet, &c., & enſuite les autres. De la nous irons voir les galeries & egliſes & moi ſor-*

(1) *Archives de l'Art français.*

tant de la & n'ayant point de temps a perdre j'irai acheter un chaſſis, de la toile & des couleurs, compoſer mon ſujet & le peindre enſuite.

« *Monſieur le M*[is] *Dapchiez a donc la bonté de s'intereſſer a moy auprès de Son Eminence. Je deſirerois bien ſavoir ſi Monſieur a fait tenir a Madame de Menecer une lettre de recommandation quelle m'avoit fait eſperer de luy; j'oſerai dans ce cas vous prier Monſieur de la demander a cette dame pour me la faire tenir car la protection de Son Eminence me feroit ſurement tres utile & d'un grand poid & j'ai très a cœur d'avoir accès auprès d'elle.*

« *N'ayant encore rien vu & ne ſachant rien ſur quoi m'etendre, je m'arrete. Je reprendrai bientôt la plume, car j'aurai ſurement dans peu quelque choſe a vous dire.*

« *Je ſuis avec les ſentiments que vous me connoiſſes pleins de zele & d'attachement j'oſe dire auſſi d'amitié ſincere*

« *Votre tres humble & très obéiſſant ſerviteur,*

Prudhon, peintre.

« *Meſſieurs Naigeon & Ramey vous aſſurent de leurs tres humbles reſpects, & tous enſemble, c'eſt-a-dire moi avec eux, nous oſons vous prier de dire mille choſes charmantes de notre part à Mademoiſelle d'Embrun & lui préſenter nos reſpectueux hommages.*

« *Paris ce 28 octobre* 1780 (1). »

Mais, à Paris, Prudhon ſe fatiguait en efforts infructueux, en tentatives vaines; le manque de travail, la miſère, le renvoyaient dans ſa province où, profitant du concours de peinture ouvert à Dijon, il gagnait le prix fondé par les Etats de Bourgogne. Ce prix lui aſſurait une penſion & un ſéjour de trois ans en Italie.

III.

Au commencement de novembre 1784, le peintre eſt à Marſeille, prêt à s'embarquer, ayant fait prix de deux louis pour la traverſée & de quarante ſols par jour pour la nourriture. Les retards & les lenteurs d'un capitaine, qui le fait attendre trois ſemaines, épuiſent ſa pauvre bourſe, cette bourſe qu'il dit ménager avec une très-grande & ſtricte économie, qu'il pèſe avec angoiſſe, & où il voit à peine la ſomme néceſſaire pour arriver à Rome. Enfin il part; mais le vent eſt contraire. A peine ſorti du port de Marſeille, le bâtiment eſt obligé de ſe mettre à l'abri dans la rade de Toulon. Au bout de dix grands jours, le vent redevient bon, le bâtiment ſort du port, & Prudhon croit finie l'épreuve de ſes impatiences. Mais, à dix lieues au large, le vent redevient contraire & force le bâtiment à ſe réfugier à Porto-Ferrajo, où le malheureux Prudhon eſt encore retenu dix-neuf jours. L'on finit par ſe remettre en mer la veille de Noël, & Prudhon

(1) Lettre autographe de Prudhon poſſédée par M. E. Marcille.

débarque à Civita-Vecchia, maudiſſant la mer & cette traverſée de trente-ſix jours. Le lendemain, il eſt à Rome, non ſans avoir embraſſé, à la façon du Romain, cette terre qu'il va conquérir : en route, il était tombé de voiture. Il s'inſtallait près de Saint-Laurent (1), &, le dimanche ſuivant, il était chez le cardinal de Bernis, au milieu de ces peintres, de ces ſculpteurs, de ces architectes, de ces muſiciens, venus des quatre coins du monde & réunis, tous les dimanches, à la table de l'ambaſſadeur de France. Il courait & errait dans les rues de Rome; les projets & les réſolutions abondaient & ſe preſſaient en lui; il ſe promettait de beaucoup deſſiner d'après les ſtatues antiques, d'après la nature, d'après Raphaël ſurtout, dont les peintures exécutées en tapiſſerie emportaient ſon admiration, à ce point qu'il voulait un moment remplacer la copie du plafond du Guide, que lui avaient commandée les Etats de Bourgogne, par la copie d'une de ces tapiſſeries merveilleuſes. Puis ce premier feu d'amour pour Raphaël paſſait, & Léonard de Vinci s'emparait de l'enthouſiaſme du jeune peintre, qui écrivait en s'agenouillant, ſous le charme & la poſſeſſion d'une tapiſſerie de la Cène :

« *Je ſors de voir tout fraichement les admirables tapiſſeries executées autrefois ſur les cartons du fameux Raphael; ſans contredit, c'eſt ſelon moi, ce qu'il a fait de plus beau, de mieux ſenti & de plus expreſſif; mais quelqu'un qui l'a ſurpaſſé bien au dela dans la penſée, la juſteſſe de la reflexion & du ſentiment & de plus dans le precis, le moeleux & la force d'execution, & dans l'entente du clair obſcure & de la perſpective, &c., c'eſt l'inimitable Leonard de Vinci le pere, le prince & le premier de tous les peintres, d'après lequel on voit egalement une ſeule tapiſſerie executée ſur ſa fameuſe Cœne peinte a Milan dans un refectoire de Dominicains. Ce tableau eſt le premier tableau du monde & le chef-d'œuvre de la peinture ; toutes les parties de l'art ſy trouvent reunies au degre le plus ſublime ; lorſqu'on eſt devant, on ne ſe laſſe pas d'admirer, ſoit le tout enſemble, ſoit chaque detail en particulier. C'eſt une ſource intarriſſable d'etudes & de reflection ; la vue de ce ſeul tableau ſuffiroit a perfectionner un homme de genie au point d'egaler ou de ſurpaſſer Raphael meme, puiſque tout y eſt reuni ; cependant peu de perſonnes y font attention non ſeulement a ce tableau, mais en general a tout ce qu'on voit de Leonard ; ou le merite de ce grand homme eſt trop au deſſus de leur intelligence, ou ce qu'il a fait eſt trop parfait pour qu'il leur vienne a la penſée d'oſer jamais approcher de ſa maniere, leur paraiſſant comme une choſe abſolument impoſſible. Cet homme rare joignoit au genie le plus ſublime, un raiſonnement juſte & une ſpeculation profonde, choſes qui ſe rencontrent rarement en une même tete, puiſque le premier ſemble appartenir a un homme ſanguin & le ſecond paroit etre le fait d'un homme froid & reflechi : auſſi a-t-il*

(1) Dans une lettre adreſſée à ſon ami Fauconnier, & que nous communique M. Laperlier, Prudhon donne ainſi ſon adreſſe : « M. Prud'hon, peintre, penſionnaire des « Etats de Bourgogne, *accanto San Lorenzo in paniſperna ai monti a Roma.* » Et il ajoute : « Car j'ai changé « de maiſon & je me ſuis mis dans mes meubles, ma maiſon & mon quartier ſont en bon air, mais un peu éloignes du centre de Rome, l'avantage de cela eſt que je « ſuis plus tranquil. Entre trois qui etions du même « ſentiment a cet égard, nous avons loué la moitié d'un « hotel, ou d'un palais en terme romain, dans lequel « nous avons chacun deux grandes chambres, notre entrée particulière, & en commun pluſieurs manſardes, « une cuiſine & un jardin. A ma part, je paye 60 livres. « Je fais venir mon diner pour n'avoir pas a ſortir dans « le mauvais tems. Enfin, mon ami, il ne manque que « de vous avoir avec moi pour etre heureux ; car, qu'eſt-« ce que ſont les commodites de la vie ſi le cœur n'eſt pas « content ; le mien exhale ſouvent des ſoupirs du coté de « Paris, mais en vain, dans le long eſpace qui nous ſépare, ils n'ont que trop le tems de ſe perdre. »

emploie neuf annees a peindre cette admirable Cœne dans laquelle on voit dans une diverſité etonnante de caractéres differents, le trouble & l'agitation qu'excita, parmi les apotres cette parole de Jeſus-Chriſt : « Je vous dis en verite qu'un d'entre vous cette nuit même doit me trahir. »

Et il finit en diſant du Vinci :

« *Pour moi je n'y vois que perfection, & c'eſt la mon maitre & mon héros...* »

Il fallait pourtant ſacrifier ces admirations & redeſcendre du Raphaël & du Vinci au Guide. MM. les élus de Bourgogne ne ſe ſouciaient guère d'un tableau religieux ; ils tenaient au plafond de l'Aurore. Prudhon ſe décidait à aller frapper à la porte du palais Roſpiglioſi. Mais le prince, auquel un copiſte maladroit venait tout récemment de caſſer deux vaſes d'albâtre oriental, refuſait en ce moment l'entrée de ſon palais à tout le monde. Cela ne fâcha guère Prudhon qui, par inſtant, ſongeait que le plafond était bien grand, & que ſix cents livres étaient un prix médiocre pour une toile de vingt-ſix à vingt-huit pieds de long ſur une vingtaine de haut. Il voulait ſe rabattre ſur le feſtin des dieux de la Farneſine ou ſur le triomphe de Bacchus peint par le Carrache au plafond du palais Barberini, quand lui arrivait l'ordre de copier le plafond de Pierre de Cortone.

« *Je ſuis occupé*, écrivait-il à ſon ami Fauconnier, *a faire les preparatifs pour peindre un tableau de vingt cinq pieds pour la province, & comme j'ai été obligé d'employer du monde cela m'a pris tout mon tems & m'a deja donné beaucoup de fatigue, demain je commence a le deſſiner & a monter & deſcendre par conſequent tres ſouvent d'un echafaud de vint & un pies de haut. Ce tableau eſt une copie d'apres Pietre de Cortone qui eſt un aſſés mauvais peintre des tems paſſes & que je ne ſuis guere content de faire, mais après cela je pourrai travailler pour moy en toute liberte & chercher a commencer ma reputation, heureux mon ami, ſi dans ce tems la, vous entendés parler de moi avantageuſement ou avec envie, ce ſera bon ſigne...* (1). »

Attelé à ce grand travail, Prudhon n'en eſt diſtrait que par les ſoucis & les inquiétudes de la vie matérielle, des fièvres qui le jettent quinze jours au lit, & le tourment inſupportable des continuelles demandes d'argent de ſa femme. C'eſt en vain que le peintre adreſſe remontrances ſur remontrances à la miſérable femme. Réduite, à la mort de ſon père, le notaire, à une maiſon & un jardin valant en tout mille francs, grugée par un frère, ſergent au régiment de la Colonelle, logé chez elle, y mangeant, y buvant ſans ſouci de la dépenſe, Mme Prudhon fatigue de ſes importunités le bon M. Devoſges, tous les protecteurs, tous les amis du pauvre Prudhon, qui n'ouvre ſes lettres qu'en s'armant de patience contre un nouvel ennui, & ſe laiſſe arracher par elle, de mois en mois, des cinquante, des ſoixante livres ſur ſa penſion.

(1) Lettre autographe poſſédée par M. Boilly.



Peu mêlé à ſes compatriotes, fuyant les camaraderies banales, vivant preſque dans l'unique compagnie de ſon ami Bertrand le ſtatuaire, Prudhon ſe dérobait & ſe refuſait aux protections qui venaient à lui. Il écrivait que les protections l'embarraſſaient plus qu'elles ne lui plaiſaient. Il diſait qu'un artiſte ne devait avoir de protection que ſon talent, ajoutant qu'il ne ſentait pas le ſien aſſez avancé pour qu'il fût produit. Il déclinait les offres de ſervice de M. Lagrenée, directeur de l'école de Rome, dont il reconnaiſſait les aimables qualités, mais qu'il ſe refuſait à prendre pour guide de ſon talent. Il y avait dans ſa nature un peu ombrageuſe des pudeurs & des ſuſceptibilités d'orgueil auxquelles il prêtait la formule rigoureuſe d'une théorie & qu'il érigeait en règles de conduite. Son humeur s'accordait avec ſes ambitions pour ce renoncement au monde, pour ce vœu du travail auſtère & ſolitaire que l'homme impoſait à l'artiſte pour la dignité de ſon caractère, pour le ſalut de ſa conſcience & pour la liberté de ſon génie. C'eſt à cette époque qu'il écrit :

« *Lorſqu'on connait beaucoup de gens auxquels on eſt obligés de faire ſa cour, on ſe gate, on perd ſon caractere, ſa facon de voir ; on devient uniforme, petit, meſquin, en les frequentant, on ne veut chercher qu'a leur plaire, & on ne fait plus que comme tout le monde, triſte denouement ; ſi les grands maitres avaient agi de la ſorte nous n'aurions rien a puiſer dans leurs ouvrages. Un artiſte qui etudie doit etre libre ; il doit operer d'après ſes principes & d'après ſes reflections, qui pour etre profondes & ſolides ont beſoin de ſolitude. Après cela lorſqu'il y eſt affermi & qu'il a acquis le degré de talent dont il ſe croit capable, il peut ſe produire avec retenu ; car il riſquerait encore de manierer ſon genie. Leonard de Vinci, cet Homere de la peinture qui aurait donné des lecons a Raphael, Michel Ange & a tous les maitres qui ſont venus avant & après lui, dit lui même qu'un artiſte a beſoin d'etre tout entier a luy, que la ſolitude lui eſt abſolument neceſſaire pour obſerver plus attentivement la nature. Enfin ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il faut ſe reſoudre a ne rien ſcavoir en voyant le monde, feſant ſa cour & perdant ſon tems, ou ſacrifier le monde & ſes flatteries pernicieuſes a la ſcience & au plaiſir de devenir un homme de talent.* »

Le travail & la ſolitude, c'eſt la vie de Prudhon à Rome. Il ſe repoſe du labeur impoſé, des ennuis & des fatigues de ſa copie, en deſſinant les marbres, en notant, avec le crayon & la plume, l'harmonie des lignes antiques. Et toute l'hiſtoire de ſon ſéjour, nous la poſſédons & nous pouvons la ſuivre dans ſon album, ſauvé par M. Marcille : un mauvais cahier, relié par la papeterie romaine du ſiècle dernier, en groſſier vélin, dont le fermoir eſt une lanière de cuir. Ce ſont d'abord des croquis, des figurines d'après l'antique, indiquées d'un trait maigre & où rien ne ſe lit de la ſignature de Prudhon. A la trente & unième page ſeulement, une ſtatue de Pâris commence à révéler le deſſin & le modelage du peintre. Viennent enſuite un génie, une étude de Romain portant un fardeau, qui ſont déjà penſer au maître qui formera Copia. Ici quelques pages manquent : elles montraient des académies microſcopiques, des homuncules qui ſemblaient muſclés par le Bandinelli. Prudhon fils les a laiſſé déchirer & emporter par Devéria, pour quelque argent qu'il lui devait. L'album reprend avec *l'Amour déſarmé*, d'après le Corrége ; & de cette plume avec laquelle il vient de deſſiner, le peintre écrit le titre des

œuvres qu'il promet à ſon avenir : *l'Amour*, *la Frivolité*, *le Léger Badinage & le Repentir qui le ſuit*, *l'Amour & Pſyché*, *Joſeph & Putiphar*..... C'eſt comme la confidenee de ſon imagination, comme l'Annonciation de ſon œuvre (1). Et çà & là, il y a encore, ſur les feuillets du cahier jauni, des croquis de femmes, careſſées d'un crayon léger, & dont les poſes ondulantes rappellent le balancement des *Noces Aldobrandines*, cette admirable friſe de la peinture antique qui devait être une des inſpirations familières de Prudhon.

Mais avant tout le jeune artiſte contemplait. Il vivait dans la communion du Beau. Il nourriſſait ſon âme de l'âme des chefs-d'œuvre ; & c'était au fond de lui qu'il fixait tant d'images. Comme Bruun-Neergard lui demandait un jour l'objet de ſes études en Italie : « Je m'occupais à regarder & à admirer les chefs-d'œuvre, » lui répondit Prudhon.

Sa copie de Cortone, enfin terminée, était envoyée à Dijon, vers le milieu de l'été de 1787 ; & Devoſges lui obtenait une continuation de trois ans de ſéjour en Italie, & la commande de deux tableaux de ſon invention & à ſon gré. Mais Prudhon avait le mal du pays. Il venait de ſe refuſer aux offres de l'amitié de Canova, qui lui propoſait de partager ſon atelier, & de bénéficier de ſes relations & de ſa gloire naiſſante. Il ſuppliait en grâce Devoſges de travailler à lui obtenir la permiſſion, ſes deux tableaux faits, de revenir & de jouir de ſa penſion à Paris au moins pendant un an. Il appuyait auprès de lui ſur l'état miſérable de ſon pauvre enfant, qu'il regrettait de ne point avoir emmené en Italie, ſur l'indigence de ſa femme, à laquelle, malgré tout, il devait du pain.

(1) Un autre album du même temps, a côté des ſujets que Prudhon a réaliſés, indique un aſſez grand nombre de ſujets qu'il n'a pas traités ou qu'il a modifiés depuis ; c'eſt une curieuſe confidence de ſon imagination. Nous y remarquons : *l'Amour d'Antiochus pour Stratonice ; — Coriolan & Véturie ; — les Athéniens s'embarquant lors de l'invaſion de Xerxès ; — l'Hiſtoire de Lucrèce ; — l'Hiſtoire de Mucius Scævola ; — Junon, à la priere de Minerve, donne ſes divines mamelles à Hercule ; — l'Amour réduit à la raiſon ; — la Vertu avilie par l'Amour ; — la Faveur ſuivie de l'Envie ; — l'Amour ſéduit l'Innocence, le Plaiſir l'entraîne, & bien ſouvent le Repentir les ſuit, &c.*, projets de tableaux & de deſſins au milieu deſquels ſe trouve oublié & non déchiré un brouillon d'une lettre d'amour que M. Marcille père croyait adreſſée à M[lle] d'Embrun, & que nous donnons telle quelle :

« ..... Pourrais-tu croire qu'ayant mis tout mon bonheur en toi, je pourrais encore le trouver ailleurs : quelque choſe qui m'arrive ou pourraient-être les amis qui me feraient auſſi chers que toi. Ah ! ſi tu m'avais cru ingrat, aurais-tu ſi facilement réſolu de facrifier mon amour..... le plus cher à mon cœur. Il..... ma chère amie....., ne facrifier qu'au bonheur & au repos de ton ami. C'eſt lui-même qui eſt. ... victime de..... facrifice. Oui tu as douté de mon amour, tu n'as pas balancé à me retirer ton cœur & ta tendreſſe. Il eſt cependant ſi doux d'être aimé, un ami tendre ſincère eſt une choſe ſi rare ! L'amour fait paſſer des moments ſi délicieux que je ne conçois pas comment on peut quitter un ami pour livrer ſon cœur à l'indifférence. N'eſt-il donc pas permis d'être heureux ? Faut-il pour être ſage paſſer ſa vie ſans jouiſſance, & pour être vertueux, eſt-il dit qu'il faille enfouir la ſource du bonheur, & facrifier les goûts les plus chers ? Oh ! je ſuis bien loin de le croire, & la vie ne nous eſt pas donnée pour ne la paſſer que dans la froide langueur. Le plaiſir n'eſt-il pas un préſent de cette ſage nature, & rejetterons nous ce précieux ſentiment de la felicite qui nous indemniſe de nos dégoûts, de nos ennuis, qui ſéme quelques fleurs ſur le paſſage rapide de la vie, & qui place le bonheur à côté de la peine. Pour n'adopter que ce qui nous chagrine & nous tourmente..... Impoſſible un tel ſyſtème, il ne peut être reçu que par les cœurs froids : La ſenſibilité le rejette puiſqu'elle croit n'avoir reçu un cœur que pour s'ouvrir au ſentiment du bonheur. » (Album & lettre communiqués par M M. Marcille.)

Il lui parlait de sa santé, mise en si mauvais point par le climat de Rome. Il l'entretenait de ses craintes de se retrouver, après ses trois ans, une seconde fois à Paris sans ressources & dans l'impossibilité, comme la première, de se faire connaître par quelque ouvrage d'importance. Il lui déclarait encore que, malgré toute son admiration pour les maîtres anciens, il n'imaginait guère de quelle utilité pourrait lui être un nouveau séjour de trois ans en Italie. Le bonhomme Devosges se rendait aux raisons & aux sollicitations de son élève. Et nous retrouvons Prudhon à Paris à la mi-novembre 1789.

IV.

Etabli à Paris, rue Cadet, n° 18, avec sa femme & son enfant, chargé de cette famille bientôt augmentée d'un second garçon & d'une petite fille, Prudhon, pendant ces premières années de la Révolution, était de jour en jour arraché aux tentations de son génie par les nécessités & les misères de la vie. Obligé de faire à ses besoins, aux besoins des siens, le sacrifice de ses ambitions, il étouffait ses projets, il renonçait aux grandes choses dont il sentait le souffle en lui, & que les rêves de ses nuits d'insomnie poursuivaient dans un nuage. Il se mit héroïquement à faire des portraits en miniature, trop heureux quand la commande d'un portrait à l'huile laissait à sa main un champ plus large & le sortait de la pratique menue de l'aquarelle au pointillé. Cependant ce fut en ces années besogneuses, où le gagne-pain défendait à Prudhon la grande peinture, que Prudhon devint un maître : il devint obscurément, à l'insu de tous, dans cette pauvre retraite, l'admirable dessinateur que l'école française peut opposer aux plus grands des plus grandes écoles. Aux instants de repos, entre deux portraits, dans les courts loisirs de sa tâche, dans une heure du jour, ou le soir à la lampe, il jette, sur un bout de papier, que l'enfant déchire & que la femme balaye, la pensée qui le tourmente, la ligne qu'il entrevoit, la composition qui flotte dans sa tête. Voilà, sous sa main d'abord hésitante, les jeux charmants, les jeux vivants de la lumière & de l'ombre, des figures, des groupes, des tableaux essayés & comme cherchés à tâtons par le crayon; puis, de croquis en croquis, c'est une accentuation plus osée, plus magistrale, un modelage plus étudié, plus savant & plus simple, jusqu'à ce qu'enfin le plein rayon de la création éclate sous sa main victorieuse, éclairant la troupe des Grâces décentes, & le chœur de ces allégories morales déjà indiquées sur son album d'Italie.

Déjà, en 1791, Prudhon avait envoyé au Salon de Paris un dessin à la pierre noire, représentant un jeune homme appuyé sur un dieu Terme. Le Salon de 1793, qui montrait de lui trois peintures, un portrait d'homme, un portrait de femme & *l'Union de l'Amour & de l'Amitié*, montrait aussi deux dessins du peintre, tous deux à la plume. Le sujet de l'un était tiré du premier acte d'*Andromaque*. L'autre était *l'Amour réduit à la*

raiſon, « faiſant partie de la collection du citoyen d'Arlet, » nous dit la gravure de Copia, ce qui ſemblerait indiquer que le deſſinateur était déjà apprécié par les amateurs & les collectionneurs.

Etrange œuvre pour un tel temps, *l'Amour réduit à la raiſon!* Imaginez, dans un coin de ce ſalon, envahi par la tragédie, la déclamation, le tumulte & l'orage, un *eidulion* de la poéſie grecque, un petit tableau d'Anacréon; & n'eſt-ce pas le luth même du poète, ce luth rebelle à chanter les Atrides & les travaux d'Hercule, ce luth qui ne veut chanter que l'amour, dont le peintre a retrouvé les cordes divines & l'immortelle harmonie?

A un anneau ſcellé dans une gaîne qui porte la tête de Minerve caſquée, l'enfant Amour eſt lié par les deux mains. Dépité, furieux & vaincu, ſe débattant contre ſes liens, il retourne & renverſe en arrière ſon joli viſage criſpé par la colère & les larmes. La plainte & la rage d'un enfant gâté ſe mêlent dans le cri de ſa bouche entr'ouverte. Vainement il bat de l'aile, vainement, du pied gauche, il bat impatiemment la terre. Aſſiſe en face de la Minerve, les bras nus & le ſein à demi dévoilé, le *chiton* aux plis fins & ſerrés noué au-deſſus de la taille, une draperie aux grandes lignes jetée ſur les genoux, le corps balancé par l'avance d'une jambe & la retraite de l'autre, une femme, les deux bras levés en l'air, approche l'une de l'autre ſes mains pour applaudir : c'eſt la Raiſon qui ſourit avec une douce moquerie en penchant ſa tête ſur ſon épaule.

L'Amour réduit à la raiſon n'attendait pas longtemps ſon pendant : *Le cruel rit des pleurs qu'il fait verſer*. La femme ici courbe la tête, & ſes cheveux, dont les treſſes ſe dénouent, pleurent ſur ſes épaules. Tout ſon corps s'affaiſſe. Elle ſe ſoutient d'un bras, laiſſant pendre l'autre dont le mouvement vient mourir ſur ſa jambe. Une larme tremble à ſon œil. Auprès d'elle, une roſe effeuillée gît ſur le ſol, — ruine & débris d'un rêve qui ſemblent, ſemés çà & là, les morceaux du paſſé & les parfums d'hier. Et devant l'Ariane, voilà le même enfant, mais cette fois c'eſt l'Amour libre, maître & vainqueur. Immobile & léger, une jambe paſſée ſur l'autre, les deux bras noués ſur ſon arc droit & qui le porte ſans plier, le menton poſé ſur les mains, il avance & ſemble balancer narquoiſement ſa petite tête ſerpentine où la bouche rayonne d'ironie, dont l'œil eſt noir de vengeance, & qui montre, dans l'éclair du triomphe, une malice de faune, une joie d'enfant, un rire de dieu!

Puis c'étaient tant de deſſins immortels! Un jour, d'une page déchirée d'Ovide, le crayon de Prudhon faiſait une page de Michel-Ange. C'était ce ſujet longtemps cherché par Prudhon, & dont le baron de Jourſanvault a gravé à l'eau-forte la première idée, Cérès à la recherche de ſa fille, Cérès attablée & affamée, penchée ſur la bouillie dont une vieille femme lui fait la charité, la cuiller ſuſpendue aux lèvres, foudroyant de ſon regard & du froncement de ſon ſourcil de déeſſe le petit Stellion dont la bouche ſe fend déjà en rire batracien. Un autre jour, il allait chercher la volupté dans l'Ancien Teſtament, & deſſinait ce beau torſe de la Paſſion qui ſe penche ſur Joſeph & ſemble

s'enrouler autour de lui. Ou bien c'était la vierge de l'Ile-de-France qu'il montrait sur le pont du vaisseau, violée par le vent & la mort, mourante, &, d'un geste de modestie suprême, voilant son agonie. Puis, ses crayons revenaient à la patrie de ses idées, à la Grèce ; & l'on eût dit que le dessinateur tirait du jardin de ses temples écroulés les statuettes de ses dieux, un petit Panthéon où le blanc caresse le papier bleu comme un rayon de lune caresserait une frise de marbre. Ici c'est Pallas, ici Minerve ; là c'est la troupe des Muses, menée par Apollon ; partout c'est la bande libre & mutine des Amours allumant des torches, aiguisant des flèches, petits dieux aux membres arrondis, que Prudhon répand dans son œuvre pour l'animer du mouvement & des jeux de l'enfance.

Rien de plus intéressant que de surprendre la main de Prudhon & de suivre les enfantements de son dessin dans les études possédées par M. E. Marcille, M. Laperlier, M. de Boisfremont, véritables révélations, précieuses confidences de son *faire*, qui nous permettent de regarder par-dessus l'épaule du peintre la marche de son crayon, & d'assister pour ainsi dire à son travail. L'originalité, la force, la marque du génie de Prudhon est d'aller toujours de l'intérieur à l'extérieur de sa figure ; c'est le dessin de la lumière qu'il cherche avant tout sur le corps humain : le rayon, voilà sa ligne. Aussitôt qu'il a jeté sur le papier bleu le tracé léger du contour & des ombres, marqué ses places, embrassé ses proportions, il donne sur ces premières indications un coup de mouchoir qui fait fuir le crayon noir dans le nuage d'une préparation de fusain. Il commence à sortir son académie du fond tendre & de la nuit claire de son papier avec des traits droits de crayon, largement espacés, qu'il conduit dans le sens du courant des muscles, & qu'il ne croise qu'à la rencontre des emmanchements. Dans ce réseau, sous cette armature de blanc, vous croiriez voir se lever dans un crépuscule un écorché de lumière ; puis les ombres se renforcent de sauce ; d'un trait gras & large le dessinateur enveloppe, plutôt qu'il n'arrête, le contour de sa figure, & le laisse flotter dans le linéament indécis, baigné de la lumière ambiante, avec lequel la nature accuse, en les caressant, les extrémités d'une forme. Et le voilà revenu à son modelé de lumière ; il recharge ses valeurs, il masse & presse les raies de crayon blanc, qui se rencontrent en losanges aux reliefs des attaches, aux ressauts des membres, & promènent en traînées d'argent, sur les pectoraux, le relief rayonnant des cavaliers du Parthénon ; puis une estompe de mousseline de l'Inde amortit tout ce travail dans une fonte générale. La sauce frottée a laissé le reflet sourd & moelleux du velours gris aux parties d'ombres auxquelles Prudhon ne touche plus que pour les accentuer dans les valeurs de rayures de crayon noir qui vergent le papier. Le moment du dernier travail est venu : le crayon blanc est repris, & ses raies recommencent ; mais, cette fois, Prudhon le pousse à petits coups sur cette figure, qu'il semble lisser & polir amoureusement ; il nuance les plus petites indications de lumières, il fait sentir la moindre dégradation des plans, & il ne s'arrête que lorsque l'image humaine vit & palpite sous les mille petites lignes juxtaposées de son crayon comme sous une trame de jour.

Efquiffes, projets de tableaux, de portraits, de vignettes, Prudhon les traite de même, prefque toujours fur ce papier bleu où les premières penfées de fes conceptions femblent fe débattre dans une aube ; car, à ce grand maître, l'idée du mouvement, le projet de la compofition apparaiffent, auffi bien que la ligne du deffin, dans une vifion lumineufe. Du blanc, du noir, des balafres de crayon, des hachures brutales, cela lui fuffit pour fixer le premier éclair de fon imagination. Rien qu'un barbouillage, & vous verrez déjà s'agiter fous un baifer du foleil le groupe d'*Innocence & Amour;* rien qu'un nuage, & vous aurez l'éblouiffement de l'Olympe, cette voûte toute rayonnante d'un fourmillement de dieux, fur laquelle fe détache la Diane aérienne & volante qui pofe fes mains fur les genoux de Jupiter.

Prudhon vécut longtemps de fes crayons. Il demanda fon pain à des deffins de circonftance. Sous la République, il deffina des Lois, des Libertés ; il fit une allégorie de la Conftitution françaife de 1793, rêve de bonheur du patriotifme qui femble le fronton d'une utopie ; &, dans tous ces deffins, il fut prêter l'idéal d'une force fereine ou d'une grâce monumentale aux paffions comme aux illufions de fon temps. Pendant des années, il ufa fes crayons fur des vignettes banales, des fleurons d'imprimés, des têtes de lettres adminiftratives, illuftrations microfcopiques, figures d'un pouce, qu'il favait figner de fon ftyle & où il enfermait fans effort la grandeur & le mouvement qu'un Pyrgotelès fait jouer dans le cercle d'une pierre gravée. Quoi encore ? des culs-de-lampes minufcules, des en-têtes de factures & de traites commerciales, des fceaux de maifons de commerce, les plus miférables petites œuvres du métier, tout cela fortait de fa main, comme un Olympe de Lilliput, ennobli d'une vénufté magiftrale. Les cartons des amateurs, les reliquaires des curieux ne gardent-ils pas de lui des cartes d'adreffe où Prudhon fit tenir fon génie ? N'a-t-il point laiffé tomber de fes crayons cette adreffe d'un bijoutier du Palais-Egalité, dont il répétait le deffin fur le verre de la boutique ? Vous retrouverez les morceaux brifés de l'enfeigne chez M. de Lafalle. Et pour la veuve du bijoutier, c'était cette autre adreffe, un tableau de Parrhafius retrouvé dans un carré de papier : cet Amour faifant briller entre fes doitgs les bijoux de ce coffret ouvert, d'où la Tentation s'envole comme d'une autre boîte de Pandore, tandis qu'une femme au torfe nu attache à fon oreille les tryglèmes d'or avec une coquetterie de bacchante. Et ne met-il pas l'immortalité de fa grâce jufqu'en des images de confiferie, jufqu'en cette Léda dont il plia les reins & roula l'écharpe dans le cadre d'une bonbonnière ? Imaginez des vers d'André Chénier tombés dans une boîte du *Fidèle Berger !*

V.

La misère, la famine de 1794 chassaient Prudhon de Paris. Il se réfugiait & s'établissait en Franche-Comté, à Rigny, près de Gray, où il avait la bonne fortune de trouver à faire des portraits au pastel, portraits à la grosse, mais où le peintre, qui ne pouvait toucher à rien sans y mettre son originalité, essayait déjà ces tons laqueux & sans mélange de jaune, ce martellement de la touche, ces égratignures hardies de bleu dans les ombres, qui devaient donner plus tard à ses pastels cette fraîcheur humide & cette sorte de clapotement de lumière avec lesquelles ses crayons peignent la chair. Prudhon quittait la Franche-Comté avec l'argent de ses portraits & la protection de M. Frochot, dont il avait fait la connaissance ; il revenait à Paris sans doute vers le commencement de l'année 1796. On ne voit rien de lui au Salon de l'an IV (1795), & au Salon de l'an V, qui est l'année de son retour, son envoi, le portrait du citoyen C..., n'est point terminé : une note du livret dit que le temps n'a pas permis à l'artiste de finir les mains ni les vêtements. Cependant, les dessins qu'il exposait, les trois dessins de *Daphnis & Chloé* pour l'édition de Didot, les dessins de *l'Art d'aimer* de Bernard, apprenaient aux éditeurs le chemin de son atelier, & le voilà gagnant, par-ci, par-là, quelque six louis avec les Renouard du temps (1). Au Salon de l'an VII (1798), Prudhon exposait un projet de frise représentant une bacchanale : ne serait-ce pas le dessin qui est en si belle compagnie de dessins du maître dans la collection de M. C. Marcille, cette *Vendange* qui chante l'*epilemios* avec le rire du vin nouveau ? Cette année-là, Prudhon exposait encore la belle gravure de *Phrosine & Mélidor* (2) ; car ce talent souple & multiple, qui se plie à toutes les formes de l'art, manie d'inspiration tous ses outils. Il y a un graveur dans Prudhon, un graveur qui s'est bien peu témoigné, mais qui a formé Copia & Roger, & qui a dicté à leur burin le procédé tout à la fois gras, moelleux & ferme, qui convenait à la traduction de ces dessins. C'est le maître qui a donné à ces hommes habiles le goût & l'idée de tant de char-

(1) M. Laperlier nous communique la quittance suivante de Prudhon : « J'ai reçu du citoyen Roger pour le citoyen Renouard la somme de 6 louis pour un dessin de Daphnis & Cloé que je lui ai livré à Paris, ce 5 messidor an IX. *Prudhon, peintre.* »

(2) *Phrosine & Mélidor* est malheureusement la seule gravure qui puisse donner une idée du talent de graveur de Prudhon, de l'originalité de sa pointe & de son burin. *L'enlèvement d'Europe* & une frise des *Trois Parques*, dont on ne connaît, à ce que je crois, qu'une épreuve, ne sont, la première qu'une ébauche abandonnée, la seconde qu'un essai. On possède encore du maître trois lithographies qui font regretter qu'il n'ait pas laissé un plus grand nombre de dessins sur pierre ; car il a su tirer du procédé encore incertain un art nouveau & charmant. Ces trois planches sont : *la Famille malheureuse*, lithographiée d'après le tableau ; la jolie planche de *la Lecture*, lithographiée d'après un tableau que l'on croit perdu, & le portrait du fils du maréchal Gouvion-Saint-Cyr : *Un enfant jouant avec un chien.*

mantes interprétations, dont vous trouverez le modèle & le type dans ces dessins à la plume de Prudhon, qui ne laissent au burin que la peine de la copie. Ce pointillé, qui, dans les planches des deux graveurs, rend avec tant de *vaguesse* & d'une façon si voluptueuse les nus de Prudhon, n'est-il point tout indiqué dans cet *Enlèvement d'Europe*, où la plume de Prudhon pique si doucement les chairs d'un semis de points, & entrecroise si finemeut les menues tailles dans les ombres? Ou bien, prenons cette figure de Laréveillère, *le Pape des théophilanthropes*, dans laquelle Prudhon a retrouvé la grande caricature du Vinci : que fera Copia, sinon de suivre fidèlement ce caressé précieux du modelé & ces accentuations de la face, estompées par la plume avec un travail si ressenti & si patient, qu'elle ne laisse guère à la pointe du graveur que le mérite d'un instrument de précision?

Enfin, en l'an VIII (1799), Prudhon exposait un grand tableau allégorique de plus de trois mètres : *La Sagesse & la Vérité descendant sur la terre, & les ténèbres qui la couvrent se dissipant à leur approche.* C'était le tableau pour l'exécution duquel il avait obtenu, sur un dessin, à son retour de Franche-Comté, un logement & un atelier au Louvre. Avec ce tableau, Prudhon envoyait quatre frises, commandées par le riche fournisseur Delonois pour orner un petit salon de son hôtel, l'ancien hôtel Saint-Julien, rue Céruti. Ces frises devaient accompagner la décoration d'un autre salon où Prudhon avait représenté, en quatre grandes figures, la Richesse, les Arts, les Plaisirs, la Philosophie, avec des bas-reliefs imitant le bronze & quatre dessus de portes : *le Matin, le Midi, l'Après-Midi, le Soir,* personnifiés par des femmes. Cette décoration, qui fut la nouvelle & le bruit de Paris en l'an VIII & en l'an IX, ce grand tableau de *la Vérité* & de *la Sagesse* (1), auquel Bruun-Neergard ne reprochait qu'un peu de lourdeur dans la tête de la Minerve, sortaient tout à coup Prudhon de l'obscurité où il s'était si longtemps débattu. Aussitôt des voix s'élevaient contre cette fortune subite d'un nouveau nom; des critiques jalouses proclamaient que le peintre n'avait pas d'avenir, & le renvoyaient à ses vignettes avec une brutale insolence. Prudhon était devenu un rival.

Neuf ans après, Prudhon était un maître. Le grand peintre qu'annonçait le beau plafond de *Diane* au musée des Antiques arrivait à se posséder tout entier. Prudhon envoyait au Salon de 1808 *la Justice & la Vengeance divine poursuivant le Crime*, & *l'Enlèvement de Psyché par les Zéphyrs.* Bientôt *le Zéphyr* & *Venus & Adonis* faisaient reconnaître par le public un talent qui n'avait eu guère jusque-là d'autre consécration que l'applaudissement sans écho de quelques gens du métier.

Le beau & mâle tableau, cette *Justice divine poursuivant le Crime!* quelle grandeur simple de composition! quelle sérénité pathétique, dont la terreur semble l'horreur

(1) Devenu le plafond de la salle des Gardes à Saint-Cloud, ce tableau fut détruit par un incendie, lors du mariage de Napoléon.

divine des anciens & n'ôte rien à la majeſté de l'idée morale ! Et quelle exécution large, franche, vigoureuſe ! quelle ſcience dans les luttes du clair de lune & de la lueur de la torche dans les ombres & les reflets ! Rappelez-vous ce ſauvage payſage, & que d'air ! ces belles figures volantes, ce corps d'Abel !... C'eſt le chef-d'œuvre de Prudhon.

Une légende rapporte à M. Frochot l'honneur d'avoir inſpiré à Prudhon la première idée de ſon tableau. C'était dans un dîner à l'Hôtel-de-Ville ; ſur cette citation faite par M. Frochot des vers d'Horace :

Raro antecedentem ſceleſtum
Deſeruit pœna...

Prudhon ſe levait de table, &, au bout d'un quart d'heure paſſé dans le cabinet du préfet, il rapportait le deſſin de *la Juſtice divine*. Il n'eſt point à croire que cette grande image apparut ainſi à Prudhon tout à coup & toute formée. Il la tourna & la retourna, au contraire, longuement dans ſa tête ; il la chercha, ſans ſe laſſer, ſur le papier. Et c'eſt à cette pourſuite paſſionnée, à l'obſeſſion de cette inſpiration, qu'il faut rattacher le magnifique deſſin du Louvre, où Prudhon ſemble chercher *la Calomnie* d'Apelles. Un ange vengeur, les mains plantées dans les cheveux du meurtrier, le traîne aux pieds de la Juſtice, armée du glaive. Au bas du tribunal, ſur les degrés, un corps de femme jeté en travers du corps d'un petit enfant, un corps affaiſſé, giſant, évanoui dans la mort, fait reculer le regard du meurtrier, qui ſe voile la face de ſes mains éperdues. C'eſt ainſi que Prudhon comprenait, en 1805, le tableau de *la Juſtice*, qu'il deſtinait à la ſalle du tribunal criminel au Palais. Et quoi de plus curieux que de l'entendre lui-même propoſer, expliquer & commenter ſon idée, dans cette lettre d'un ſi grand accent & d'un langage ſi élevé ?

« A Monſieur le Conſeiller d'Etat, Préfet du département de la Seine.

« 10 *floréal an XIII.*

« *Apperçu du tableau deſtiné pour la ſalle du Tribunal criminel au Palais de juſtice.*

« *Trouver un ſujet qui ſoit en rapport avec la deſtination d'une ſalle de juſtice criminelle, & les fonctions des magiſtrats qui doivent y ſieger; préſenter à la fois des victimes, des juges, & des coupables, rendre ces objets avec cette énergie d'expreſſion qui donne à l'âme une commotion forte & y laiſſe une trace profonde, feroit, ſi je ne me trompe, atteindre le but que l'on ſe propoſe dans l'exécution du tableau qui doit être placé dans cette ſalle.*

« *Plein de cette idée, mais peu ſatisfait de tout ce que l'hiſtoire nous donne ſur cette matière, qui ne conſiſteroit d'ailleurs que dans des faits uſés ou obſcurs ; je m'arrête à la nature de la choſe même qui rempliſſant en tout point les convenances, fournit le tableau le plus énergique : il eſt de tous les tems ; appartient à tous les peuples ; s'annonce & s'explique de lui même & préſente en même tems la cauſe & ſon effet.*

« *Figures vous la vengeance publique, Néméſis à l'aile de vautour, chargée de la pourſuite des coupables, trainant au pied du tribunal de la juſtice le crime & la ſcélératèſſe : La Juſtice armée du glaive, entourée de la*

Force, la Prudence, & la Modération, prononce l'arrêt foudroïant qui les frappe de mort. La victime ensanglantée du crime, le poignard dans le sein, gissant sans mouvement sur les marches du tribunal même, est sous les yeux de l'hommicide : il est saisi de crainte, & frissonne d'horreur... Ajoutés pour sentir l'effet de ce tableau terrible, la présence des juges, l'arrivée des coupables, l'éloquence mâle des orateurs, les émotions diverses peintes sur les visages d'une assemblée nombreuse ; & vous avourés qu'il seroit difficile à l'imagination de n'etre pas vivement frappé d'un tel ensemble.

« *Ce tableau composé de huit figures, de la largeur de dix pieds, sur huit de hauteur, destiné pour la salle principale du tribunal criminel, seroit du prix de quinze mille francs. Il seroit payé par tiers de cinq mille francs chaque, à trois époques différentes ; la première à la présentation de l'esquisse ; la seconde lorsque le tableau seroit ébauché ; la troisième lorsqu'il seroit entièrement terminé.*

« *Je me charge de le finir dans l'espace de dix mois, à dater du jour de la présentation de l'esquisse.*

« *Dans l'emplacement de la salle du bas qui est de la hauteur de huit pieds, sur six de largeur, on pourroit y mettre un fait historique ou autre analogue à la justice criminelle, & subordonné au sujet du haut.*

« *Le sujet arrêté, on en détermineroit le prix, & il seroit exécuté de suite aux mêmes clauses que le précédent.*

« *Pour ce qui me regarde personnellement, vous devés croire que l'amour de l'art, & le desir de me distinguer ne me feront rien négliger de ce qui pourra contribuer à sa perfection, & le rendre digne de l'autorité qui m'en a chargé.*

« PRUDHON, p^tre (1). »

Prudhon ne conçut que plus tard l'idée de faire planer la Justice & la Vengeance divine sur le premier crime & le premier remords, & de donner à la belle pensée du poète païen la grandeur du drame de la Bible, en personnifiant le meurtre dans cette brute & sauvage figure de Caïn, dont on dit que le modèle était, hélas! bien près de lui. Arrivé à cette composition définitive, Prudhon se mit à peindre ; &, comme emporté par son sujet, il attaqua la toile d'une main délibérée ; il peignit de premier jet, avec des touches fermes & des tons rompus sans mollesse, cette toile où il échappe avec tant de force & de liberté à l'abus des glacis, à la fonte trop précieuse des couleurs, au porcelainage du *faire*, qui seront plus tard les défauts de sa manière.

Et puisque nous sommes devant la plus belle toile de Prudhon, arrêtons-nous un moment à l'étude des procédés du peintre, qui sont, dans leur principe, les procédés du dessinateur. Sous son pinceau, comme sous son crayon, la lumière rayonne du centre des figures. Des glacis transparents l'émoussent & l'endorment sur les ombres grises. Malheureusement ce travail, lorsqu'il est poussé au fini, ôte trop souvent le relief & le gras aux empâtements de la lumière; il débarrasse l'esquisse, qu'il amaigrit, des indications fortes & éclatantes, & de ces plâtras éblouissants qui l'enlèvent si victorieusement du fond de la toile ; & l'on voit à regret la chaude couleur argentine de Velasquez ou de Van Dyck s'éteindre peu à peu dans des camaïeux d'une coloration triste & froide. Outre cette manière de peindre, l'abstention absolue & systématique de tout chrôme, de tout jaune, que Prudhon jugeait inutile pour rendre le teint de nos races, & qui, selon ses observations, noircissait vite, tenait sa palette & la gamme de ses chairs

(1) Lettre autographe signée, possédée par M. E. Marcille, & publiée par la *Gazette des Beaux-Arts*

dans des tons trop excluſivement laqueux. D'autres préjugés, d'autres recherches qui devaient, d'après ſes eſpérances, aſſurer la fraîcheur & la conſervation de ſes tableaux, trompèrent le maître. Se défiant de l'huile, il ſubſtitua à ſon emploi l'emploi d'une pommade qu'il faiſait lui-même avec une groſſe molette de buis dans le bois de laquelle il avait groſſièrement enchâſſé un morceau de criſtal. Loin de garder dans ſa fleur & ſa fraîcheur la peinture de Prudhon, cette pommade, dont nous donnons ici-bas la recette (1), a déſagrégé les ſubſtances de certaines couleurs; elle a volatiliſé les bitumes, & elle a fait dans les tableaux du peintre, peut-être auſſi vernis trop tôt, un travail de décompoſition qui avertit des dangers de l'innovation des procédés. Très-préoccupé de la première préparation, Prudhon peignait ſouvent ſur des toiles au fond brun rouge qu'il frottait à peine d'une ombre violacée dans l'ombre des figures, & qui, avec leur ton vierge & épargné par le pinceau, modelaient miraculeuſement, & comme d'elles-mêmes, la paupière, la prunelle de l'œil, la retraite du nez, les lèvres, le deſſous du cou. Cette toile imprimée brun rouge eſt le deſſous habituel des derniers & des plus beaux portraits du maître, de ces portraits de femme qui me ſemblent mettre Prudhon, dans le genre du portrait, je ne dis pas au premier rang des peintres français, mais au-deſſus de l'école françaiſe. Vous retrouverez dans ces portraits, que la poſtérité admirera, — le portrait de Mme Jarre, le portrait de Mme Péan de Saint-Gilles, le portrait de Mme Frochot jeune, — ces caractères de grandeur ſpirituelle, d'animation morale, d'idéalité intime, de beauté pénétrante, cette profondeur de l'expreſſion, ce myſtère du regard, cette étrangeté délicieuſe du ſourire, tous les ſignes des inimitables portraits de la grande école italienne.

La gloire de Prudhon eſt dans ces portraits. Elle eſt dans ce tableau de *la Juſtice divine*. Elle eſt peut-être avant tout dans ces eſquiſſes éclairées du premier feu de ſa main, dans ces cartons peints, dans ces petites toiles frappées de rayons, éclabouſſées de ſoleil, ébauches qui furent le berceau & l'école des plus étincelants coloriſtes de l'école françaiſe d'aujourd'hui. Le génie de Prudhon, le voilà dans ces petites figures du muſée de Montpellier : Minerve, Euterpe, Vénus, Pandore; dans cette petite figure de l'Abondance, chez M. de Boisfremont. Le voilà tout entier, ce génie du peintre, dans l'admirable eſquiſſe de *Vénus & Adonis* poſſédée par M. E. Marcille. L'ombre de ces grands arbres, ce bois obſcur & baigné de jour où flotte, ſous la tiède haleine de midi, comme un fluide d'or; ce corps de Vénus, ce ventre & ces cuiſſes dans le ſoleil, qui font penſer à l'ivoire légèrement teinté de pourpre auquel Homère compare les membres des dieux; ce rayon qui jette entre deux branches ſon baiſer à Vénus, lui

(1) Un quarteron de maſtic en larmes que l'on fait fondre dans l'eſprit de vin : quand il eſt fondu, on le paſſe à travers un linge bien fin; après, on le lave dans pluſieurs eaux juſqu'à ce que l'eau ne ſoit plus blanche en le pétriſſant; après quoi, on le fait fondre dans l'huile, en y ajoutant un quart d'un rond de cire vierge.

Combiner la quantité d'huile propre à produire une gelée, puis on la broie bien pour pouvoir s'en ſervir.

Quand on a fait l'opération avec l'eſprit de vin, il faut faire fondre avec l'huile au bain-marie.

mord l'épaule, lui careſſe le ventre, lui danſe ſur les genoux; cette tête, ces bras, cette poitrine, cette gorge, qui flottent dans l'ombre délicate & tendre d'un voile d'azur & de gaze; ces tons chauds, ardents, ambrés, du chaſſeur nu auquel la déeſſe prête le reflet lumineux de ſa divinité; ces Amours, aux pieds du couple, pêle-mêle avec les chiens de Laconie, fouettés de ſoleil & de l'ombre errante des feuilles; cette volée d'enfants ailés perdus dans la nuit rouſſe des lointains, & dont un coup de jour vermillonne le talon; ce fond ſourd & tranſparent, taché de lueurs d'écaille, au travers duquel éclatent les réveillons de carmin d'une grenade ouverte; ce rayonnement fauve où pétille & papillonne, çà & là, comme un éclair de pierre précieuſe, — cela ſeul ſuffirait à l'immortalité du peintre.

VI.

La gloire s'approchait donc enfin de lui, & il la ſentait venir. L'ambition de ſes jeunes eſpérances ſe réaliſait. La mauvaiſe fortune ſemblait paſſée, & cependant l'homme n'était pas heureux. Il avait eu à ſubir toutes les douleurs, le long martyre d'un mari lié à une femme indigne de lui. Encore ſi cette femme inférieure avait racheté, auprès de Prudhon, la pauvreté de ſon eſprit & la baſſeſſe de ſes goûts par les grâces de cœur attachées à ſon ſexe, par ces vertus de caractère qui ſont le pardon des femmes inférieures!... Mais la malheureuſe avait torturé Prudhon. C'étaient des ſcènes continuelles, des colères où éclataient les violences de la payſanne, des emportements & des querelles qui troublaient le ſilence & la paix de ſon laborieux atelier de la Sorbonne. Prudhon en était venu à fuir ſon intérieur après ſon travail : il ſe ſauvait & allait reſpirer tous les ſoirs chez ſon ami Conſtantin. A bout de patience, il ſe décidait à une entière ſéparation, & il ſe croyait délivré; mais la terrible femme venait encore apporter à la Sorbonne le trouble de ſes viſites, le ſcandale de ſes colères. Prudhon était obligé de ſolliciter contre elle, au nom de ſon repos, l'amitié & le ſecours de Denon, dans la triſte lettre qui ſuit :

« *Monſieur,*

« *C'eſt une peine pour ma delicateſſe de vous entretenir de choſes qui me revoltent & me ſont rougir, je ſuis outré & humilié tout a la fois quand je parle d'une femme qui n'ayant ny fierté ny amour propre, n'a pas craint de montrer la baſſeſſe de ſon ame par les ſcenes atroces degoutantes & ſcandaleuſes qu'elle n'a ceſſé de me faire; par ſes propos infames contre toutes les perſonnes qui m'avoiſinoient & par la maniere inſupportable dont elle a agit avec tout le monde : Sans la conſideration particuliere qu'ont pour moi mes confreres, ils auroient dans le temps portés des plaintes au miniſtre de l'interieur pour ecarter quelqu'un, dont la mechanceté ſoutenue recidivoit journellement tout ce qui pouvoit leur être deſagreable & incommode. Meſſieurs Giraudet & Meynier ne l'ont que trop eprouvé, puiſque le premier s'eſt vu forcé, etant au Louvre, de tranſporter ſon*

travail & ſon attelier aux Capucines, place Vandôme : il etoit temps pour le ſecond, dont l'extrême bonté a ſoutenu la patience, que je la mis hors de chez moi ; car il etoit excedé de ſes invectives, de ſes criailleries & du tapage qu'elle ne ceſſoit de faire au deſſus de chez lui ; & combien n'etoit-il pas deſagreable & facheux pour moi qui ſuis ſenſible & aime la paix d'avoir a repondre a des plaintes trop juſtes reiterées a chaque inſtant, auxquelles il n'etoit pas poſſible de faire droit avec un etre de l'humeur & du caractere de celui-la.

« *D'après ce, l'on ſent combien une telle ſemme eſt un objet inſupportable & ſcandaleux dans un lieu comme la Sorbonne & combien j'ai de raiſons de ſolliciter un ordre du miniſtre pour l'empecher d'y remettre le pied.*

« *Le gouvernement qui conſidere les arts, loge les talens ; dans le local qu'il leur accorde il eſt neceſſaire pour l'ordre & la tranquillité qu'il y ait une police qui puiſſe en exclure quiconque oſeroit la troubler. Ma femme eſt dans ce cas, elle n'eſt point artiſte, elle nuit a la tranquillité de mes voiſins, elle nuit a mon repos, a l'exercice de mes talens & a l'education de mes enfans ; je ſuis fermement decidé a ne plus avoir rien de commun avec elle. Depuis ſix mois elle eſt hors de ma maiſon ; je lui donne tout ce qui lui eſt neceſſaire, agreable même ; une penſion que je lui fais pourvoit a ſes beſoins, mais il lui manque ſur qui exercer ſon humeur acre & pour ſe ſatisfaire ſur ce point, elle voudroit tenter ſon retour a la Sorbonne ; je demande donc qu'il ne lui ſoit plus permis, defendu même de rentrer dans un local ou elle ne rapporteroit que le trouble & le ſcandale.*

« *Je m'arrete, Monſieur, n'en voila que trop ſur ce ſujet. Pardon mille fois ſi j'abuſe de votre condeſcendance : a peine ai-je l'avantage de vous approcher que je vous demande des graces & ſollicite votre interret, mais c'eſt un artiſte, c'eſt un compatriote qui vous prie de lui rendre un ſervice bien important & bien urgent. Si vous daignez vous emploier en ſa faveur, il ne doute pas de la reuſſite, & il en conſervera toute ſa vie le ſouvenir de la reconnaiſſance.*

« *J'ai l'honneur d'etre avec un entier devouement,*

« *Monſieur,*

« *Votre tres humble ſerviteur & compatriote,*

« PRUDHON p^tre^.

« *Le 7 vendemiaire an XII* (30 *ſeptembre* 1803) (1). »

Sous ces coups, le cœur de l'homme ſaignait encore. Bleſſé par de ſi dures déceptions, refoulant les tendreſſes de ſa nature, renonçant, non ſans déchirement, à ces belles chimères, les beſoins de ſon âme & de ſon caractère, une vie d'intérieur, intime, douce, bercée par la main, égayée par le ſourire d'une femme, Prudhon vivait iſolé, & il ſe ſentait ſeul, quand les ſollicitations d'un ami, ſurmontant ſes vives répugnances, le décidèrent à donner des leçons à une élève de Greuze, que la mort de Greuze laiſſait ſans maître. Et Mlle Mayer entrait dans la vie de Prudhon.

Ce n'était point une jolie femme que Mlle Mayer. Une peau très-brune, un nez preſque épaté, une grande bouche, rappelaient en elle, au premier regard, le type de la mulâtreſſe. Pourtant regardez ce portrait, paſſé de l'alcôve où Prudhon le garda juſqu'à ſa mort dans les mains de l'heureux M. Laperlier : c'eſt une enchantereſſe que cette femme ſans beauté. Dans ce viſage que la vie & l'âme de la phyſionomie illuminent, tout eſt charme, juſqu'à ce nez épaté & cette grande bouche. Sous mille petites boucles noires, folles & libres, qui font jouer ſur le front les anneaux de leurs ombres

(1) *Archives de l'Art français.*

légères, & battent les joues de leurs tortillons défrifés, un fourire errant voile de tendreffe deux grands yeux noirs, allongés & fendus comme les yeux de l'Orient. La lumière accufe un méplat charnu & fenfuel fur le petit nez dont les deux narines fe retrouffent dans l'ombre. Le rire femble chatouiller la bouche au coin malicieux, qui s'entr'ouve & montre à demi les dents. Le deffous des yeux, du nez, cette bouche & tout le bas du vifage éclairé, felon l'habitude de Prudhon, avec les grands partis pris d'un jour d'atelier, s'enfoncent dans des ombres étranges où le regard fe perd en rêveries. Amoureufe, moqueufe, fentimentale, ardente, penfive, voluptueufe, paffionnée, telle eft cette tête myftérieufe & fafcinatrice dans fa mutinerie, où l'on retrouve l'énigme du fourire de la Joconde. Approchez-vous du portrait : vous ne diftinguerez pas les tons. Ce n'eft qu'une ébauche, qu'une vapeur, le travail hâté & béni d'une heure d'infpiration. A peine fi Prudhon a voilé d'un mauvais châle lie de vin les épaules & la gorge de fon bufte. Sur le fond brun rouge de la toile, qui reparaît ici & là, ce n'eft dans les ombres qu'un frottis qui femble un lavis d'encre ; fur les lumières de la chair, ce ne font que les glacis tranfparents de quelques teintes laqueufes. Mais l'âme du maître a paffé dans cette image, faite à fi peu de frais, avec fi peu d'efforts, légère comme un fouffle, immortelle comme un baifer du génie ! Cette figure vous parle, elle vous ravit avec ce je ne fais quoi de magique qui, dans les chefs-d'œuvre, eft au-deffus & au-delà de la peinture, & femble échapper à la matérialité des moyens du peintre, à l'épaiffeur des couleurs, aux liens des lignes ; & ce n'eft plus une femme que l'on croit voir, mais le type même de Prudhon, fa mufe familière & bien-aimée, incarnée dans la grace & la volupté de fon œuvre.

Mlle Mayer avait l'enjouement de fa phyfionomie, les profondeurs & les contraftes de l'expreffion de fon vifage. Sur un fond de fentimentalité, des ardeurs de paffion, une gaieté piquante, l'exaltation d'une nature nerveufe, la malice de l'efprit, luttaient & fe mariaient en elle d'une façon délicieufe, comme les ombres & les lumières de fon portrait. La femme avait tous les dévouements & toutes les féductions capables de confoler, de réchauffer & de rattacher au bonheur le trifte cœur de Prudhon. Le maître & l'élève s'aimèrent ; & avec cet amour l'horizon d'une nouvelle vie s'ouvrit devant Prudhon. Auprès de cette compagne, amufé par l'originalité de fa cauferie, ranimé par la vivacité un peu méridionale de fon humeur & de fa parole, retrouvant fon orgueil d'artifte fous la flatterie de ce culte & de cette adoration, Prudhon s'abandonnait à cette liaifon qui lui donnait le repos, l'oubli & la careffe d'un beau foir ; ou plutôt il s'y précipitait avec une paffion de jeune homme & toutes les ferveurs amaffées depuis fi longtemps au fond de lui. Maîtreffe d'elle-même par la mort de fon père, Mlle Mayer venait loger auprès de Prudhon ; fon atelier à la Sorbonne n'était féparé que par un palier de l'atelier de fon maître & de fon ami. Tout le jour elle était chez lui, travaillant à fes côtés ; elle prenait fes repas avec lui ; elle tenait fa maifon ; elle s'occupait de l'éducation de fa fille, pour laquelle elle était tout à la fois une mère &

une ſœur aînée. Prudhon, qui n'avait eu que ſa mère pour l'aimer, ne ſavait comment payer Mlle Mayer de tant de dévouement & de tant de bonheur. Dans ſa reconnaiſſance, il rêvait de partager ſon talent avec cette « amie de ſon cœur ; » il voulait l'aſſocier à ſa gloire. La preuve de cette générosité du peintre, nous la trouvons dans cette ſuite de neuf deſſins, conſervée par M. de Boisfremont & qu'on pourrait appeler l'hiſtoire d'un tableau de Mlle Mayer. Ce ſont toutes les études d'une Naïade lutinée par les Amours & qui, pouſſée à bout, ne ſachant comment s'en débarraſſer, leur jette l'eau de ſon urne. Il faut voir avec quelle patiente application, avec quel cœur Prudhon a mis, pour ainſi dire, toute la compoſition ſous la main de Mlle Mayer. Il y a des croquis d'enſemble, puis des études ſéparées où tous les détails ſont cherchés & fixés, le mouvement de la Naïade, la débandade de la petite troupe, le culbutis des poliſſons nus que l'eau cingle ; puis enfin, c'eſt le corps de la Naïade, une des académies les plus finies, les plus parfaites qui ſoient ſorties du crayon de Prudhon. Mais ce n'eſt point aſſez que toutes ces indications qui dictent à Mlle Mayer toutes les lignes de ſon tableau : Prudhon veut faire paſſer ſon pinceau même dans les doigts de Mlle Mayer ; à côté des études deſſinées, il y a l'eſquiſſe peinte du tableau, où Prudhon donne à Mlle Mayer l'accord des tons, les couleurs de ſa palette, tant il met de ſoins à la guider, à lui ſouffler ſon inſpiration, à l'approcher de ſon génie, tant il met d'ardeur & de patience à eſſayer de lui donner un peu de ſon immortalité !

VII.

En 1808, devant le tableau de *la Vengeance divine*, l'Empereur donnait à Prudhon la croix de la Légion-d'Honneur.

Le deſſinateur républicain ardent & convaincu de la Conſtitution de 1793 & des ſymboles patriotiques, s'était vite rallié à l'opinion publique. Facile à l'enthouſiaſme, il fut des premiers à ſaluer la jeune gloire du vainqueur d'Italie. Au Salon de l'an IX, il traduiſait la penſée de la France & l'admiration de la patrie dans cette belle allégorie de la Paix achetée par Bruun-Neergard, où Bonaparte, entre la Victoire & la Paix, eſt debout ſur un char de triomphe que précèdent les Jeux & les Ris, que ſuivent les Muſes, les Arts & les Sciences. Napoléon avait gardé ſouvenir de l'allégorie ; il apprécia bientôt le peintre. Et ſi Prudhon ne fut pas le peintre officiel de la nouvelle cour, il en fut du moins le peintre intime : il fut le portraitiſte ordinaire & familier des femmes de la famille impériale. A lui revenait l'honneur de peindre l'impératrice Joſéphine dans le frais décor de la Malmaiſon. On retrouve, dans les collections, des études, des eſquiſſes, des ébauches à l'huile, toutes ſortes de projets de portraits de la reine Hortenſe & des ſœurs de l'Empereur. Et s'il laiſſe les portraits, c'eſt pour donner l'aide de ſon pinceau & de ſon imagination de décorateur aux pompes des fêtes publiques de

l'Empire (1), à la célébration des victoires, ou pour illustrer de son crayon de vignettiste un roman de Lucien Bonaparte. Le divorce de Joséphine n'enlevait à Prudhon rien de cette faveur. La protection impériale continuait pour le peintre, qui obtenait de commencer le portrait de la nouvelle Impératrice. Il en a laissé un délicieux profil, surmonté d'un diadème à demi perdu dans les tresses & les boucles des cheveux, & dont la ligne a le style & la sévérité gracieuse d'un médaillon antique. Il arrivait même que le goût de la nouvelle Impératrice pour le dessin, le besoin d'une distraction qui l'occupât, approchaient encore Prudhon des grâces de la cour. Marie-Louise ayant témoigné le désir d'avoir un maître de dessin, l'Empereur, sur la liste des candidats, nommait Prudhon que la liste avait oublié, & qui fort étonné de recevoir son brevet, était obligé d'aller s'acheter le chapeau & l'habit à la française pour aller donner la première leçon à l'Impératrice-Reine. J'ai vu un curieux souvenir de ces leçons de Prudhon : c'est un pastel copié par Marie-Louise d'après une vierge du Guide, où le *corrigé* du maître perce partout, sous les lourdeurs, les tremblements & les maladresses de cette main d'Impératrice jouant à la peinture. En 1810, quand la ville de Paris songea à offrir ce berceau & cette toilette dont elle voulait faire les dignes cadeaux d'un peuple à un empereur, c'était au maître de dessin de l'Impératrice, au peintre choisi entre tous pour faire le portrait du roi de Rome, que la ville recourait, comme à l'homme dont le talent & l'invention devaient être le plus particulièrement agréables à Leurs Majestés. Et c'était Prudhon qui imaginait tout ce mobilier. Il dessinait l'écran exécuté en vermeil & en lapis, & ses barques égyptiennes surmontées de figures d'Isis, emblème de la ville, portant les autels de l'hymen enguirlandés de fleurs, & ses colonnes de laurier & de lierre enserrant la glace, & son entablement corinthien où deux Amours, aux deux côtés de Mars & de Minerve, rapprochent l'aigle d'Autriche de l'aigle de France. Il dessinait la table à miroir dont le miroir était encadré de fleurs liées par le Plaisir volant, & couronné d'une Flore entourée des génies du Commerce, de l'Industrie, du Goût, de l'Harmonie. L'allégorie du peintre animait ainsi tout le mobilier par des personnifications & des images. Cette ingénue de la fable antique qui occupa si longtemps sa pensée, Psyché, enchaînait l'Amour dans la ligne ondulante d'un bras de fauteuil ; & sur le berceau, le berceau impérial, dessiné pour être exécuté en vermeil, burgau & nacre, Prudhon montrait la Gloire planant sur le monde & soutenant « la couronne de triomphe & d'immortalité » ; au milieu de cette couronne brillait *l'astre Napoléon*, tandis qu'au pied du berceau un jeune aiglon, prêt à s'envoler, semblait essayer ses forces & aspirer à l'espace.

(1) Dans une lettre du 22 mai 1810, que nous communique M. Laperlier, Prudhon réclame du Préfet de la Seine, pour les dessins des peintures coloriées en transparent & représentant le sujet des noces d'Hébé & d'Hercule, figures de 6 pieds & demi, au nombre de 41, & de deux groupes de sculpture, composés de six autres figures de même proportion, placés sur les avant-corps de la loge de Leurs Majestés, une somme de 8,000 francs, ainsi qu'une somme de 9,000 francs pour les sculptures ornant le trône de Leurs Majestés.

VIII.

Cette liaifon avec Mlle Mayer femblait porter bonheur à Prudhon. M. de Sommariva qui lui avait acheté fon *Zéphyr* lui commandait d'autres tableaux. M. de Talleyrand lui demandait fon portrait & venait fe faire peindre dans fon atelier (1). La critique était forcée de s'incliner devant fon nom & de faluer fes œuvres. L'Inftitut lui ouvrait fes portes. La mode adoptait fa gloire. L'argent venait le trouver. Il avait à fon foyer la douce & enthoufiafte adoration d'une femme à laquelle il rapportait tous fes actes, toutes fes penfées, toutes fes efpérances. Le préfent & l'avenir, la vieilleffe elle-même lui fouriaient, quand un coup de foudre brifa fa vie & fon cœur.

Impreffionnable & exaltée de nature, Mlle Mayer était arrivée à l'âge où fouvent, chez la femme, l'âme cède à l'inquiétude & au tourment des agitations nerveufes, & femble perdre, à la plus miférable contrariété, la mefure des chofes de la vie, au moindre chagrin, le fang-froid de la raifon. Déjà, fur des foupçons fans motif, elle avait éclaté en fcènes de jaloufie ; & par moments, fon efprit ardent & qui fe troublait, fe répandait en paroles étranges. Mlle Mayer fe trouvait dans cet état d'irritation & d'excitation maladive, quand le renvoi des artiftes de la Sorbonne était réclamé & obtenu par la Faculté de théologie. Mille craintes auffitôt montaient à fon efprit, affluaient à fon cœur. Préoccupée de fa fituation fauffe, fur laquelle elle croyait fixés les yeux du monde, elle voulut voir dans ce déménagement forcé un éclat, la publicité de fa liaifon avec Prudhon. Peut-être la néceffité d'une rupture lui apparut-elle...

« Son imagination s'échauffa — dit M. Charles Blanc dans fa charmante & délicate notice — & tant d'inquiétudes, fe joignant à l'altération de fa fanté, achevèrent de troubler fa raifon. Le matin du 26 mars 1821, M. Brâle lui trouva le front horriblement pliffé, l'œil hagard. Elle avait auprès d'elle une petite fille de douze ans, nommée Sophie, qui était fon élève ; elle eut la préfence d'efprit de lui donner congé ce jour-là ; mais, comme l'enfant s'éloignait, Mlle Mayer, dit-on, la rappela, fe mit à l'embraffer avec effufion, &, prenant une bague, elle lui en fit cadeau, avec prière de la bien conferver, fans s'apercevoir que la petite Sophie était tout étonnée de cette expanfion fubite, de cet adieu inexpliqué. Peu de temps après, on entend la chute d'un corps ; on accourt, on trouve Mlle Mayer étendue par terre & baignée dans fon fang. Elle avait pris les rafoirs de Prudhon, &, après en avoir effayé le tranchant fur

(1) Prudhon, ayant fait une répétition de ce portrait de M. de Talleyrand pour la ducheffe de Courlande, & réclamant pour cette répétition une fomme de 7,000 francs, écrivait à la ducheffe en 1817, à propos d'une difficulté fur ce prix, « que ces fortes de difcuffions n'étaient faites ni pour fon talent ni pour fa perfonne ; » & il demandait à reprendre fon portrait. (Lettres de Prudhon, communiquées par M. Laperlier.)

ſa main, elle s'était placée devant la glace & s'était coupé la gorge. L'hémorrhagie n'avait duré que quelques minutes : elle était morte. Prudhon travaillait dans ſon atelier. Devant aller ce jour-là à l'Inſtitut, il ſe leva pour s'habiller ſans doute ; mais, apercevant des viſages pâles & une légère rumeur qui s'apaiſait à ſon approche, il eut le preſſentiment de ſon malheur. En vain M. Pajou voulut l'entraîner, on ne put le retenir, & il ſut tout de ſes yeux... »

Arraché de ce corps ſanglant qu'il tenait embraſſé, Prudhon fut emmené chez M. de Boisfremont. Il vécut encore deux années, deux années longues comme un exil. Ce ſang, cette mort, le 26 mars 1821, lui étaient toujours préſents ; & replié ſur lui-même, ſolitaire, enfermé dans ſes ſouvenirs & ſes regrets, embraſſant cette ombre qu'on ne pouvait lui ravir, détaché des orgueils de l'artiſte, inſenſible au bruit de ſon nom, de ſa gloire, abandonnant ſon corps à l'accablement de ſon âme, laſſé de vivre, peut-être tenté par l'exemple & ſollicité par le ſuicide, il écrivait à ſa fille :

« ... *Oh! que la chaîne de la vie eſt peſante ; ſeul ſur la terre, qui m'y retient encore? Je n'y tenais que par les liens du cœur ; la mort a tout détruit... Ma vie eſt le néant... L'eſpérance ne détruit point l'horreur des ténèbres qui m'environnent?... Elle n'eſt plus, celle qui devait me ſurvivre... La mort que j'attends viendra-t-elle bientôt me donner le calme où j'aſpire... C'eſt à la tombe, ô mon amie, que s'attachent toutes mes penſées, tous mes vœux!...* »

Il n'y avait plus, pour donner à Prudhon la patience de vivre & la force de ſouffrir, que les choſes qui lui parlaient de celle qui n'était plus, que les reliques qui lui faiſaient toucher ſa mémoire. Le courage de peindre ne lui revenait que pour reprendre *la Famille malheureuſe*, laiſſée inachevée ſur le chevalet par Mlle Mayer. Revenant ſur ces traits qu'elle avait tracés, repaſſant ſur ces tons qu'elle avait poſés, promenant le pinceau partout où le ſien s'était promené, Prudhon trouvait un âcre plaiſir, une douloureuſe & chère volupté à ſe rapprocher ainſi de la morte. Il travaillait lentement, s'attardant à finir cette ſcène déſolée, où il mettait les plus pieuſes careſſes de ſon pinceau. On eût dit qu'il prolongeait un dernier tête-à-tête, un ſuprême adieu. Et le tableau fini, il ne voulait pas encore le quitter ; il le deſſinait ſur pierre lui-même, & donnait cette lithographie qui fit preſque une émeute chez Engelmann.

Puis ce furent des jours que Prudhon comparait lui-même à un demi-ſommeil oppreſſif ; ce fut une vie lourde, lente, monotone & lugubre. Enfermé dans la retraite ſauvage de ſon atelier, agenouillé à toute heure devant cette chère & ſainte mémoire vers laquelle ſa penſée montait comme une prière & comme une litanie, déjà ſouffrant de cette maladie du chagrin, un ſquirre au foie, donnant le matin, par habitude, une heure ou deux au deſſin, Prudhon ne ſortait plus que pour viſiter la tombe du Père-Lachaiſe, ou errer ſur les boulevards extérieurs du haut de la rue du Rocher. La mort enfin avait pitié de lui ; mais comme elle approchait, Prudhon fut tout à coup pris d'une fièvre de travail. Le peintre de *l'Aſſomption* ſe mit à jeter, avec feu & en hâte,

comme s'il se savait attendu, le reste de ses forces, le dernier effort de sa vie sur un Christ en croix, commandé par la ville de Metz : c'est le Christ qu'on admire aujourd'hui au Louvre, cette toile désespérée qu'emplissent les ténèbres de la troisième heure & le gémissement du *Lamma sabbactani*, ce martyre d'un Dieu que Prudhon mourant semble avoir peint avec les souffrances de son corps & les crucifiements de son cœur...

Puis les pinceaux lui échappèrent des mains. De son lit de mort, il dit à ses amis : *Ne me pleurez pas, c'est mon bonheur*. On eût dit qu'il s'envolait de la vie.

Le 16 février 1823, la France avait perdu Prudhon.

IX.

Parcourez l'œuvre de Prudhon : c'est un rêve, c'est le songe d'une nuit d'Ionie. Il semble d'abord que ce soit l'éveil d'un Olympe, & que l'on entende des voix, des lyres invisibles, des chansons milésiennes, le pas volant d'une déesse, la course ailée d'un dieu, le bruit d'oiseau du zéphyr, toutes les harmonies matinales & voilées de cette première heure du ciel antique où l'Amour brisant l'œuf de la Nuit déposé dans l'Erèbe, s'accouple au Chaos & donne l'être au monde. Bientôt la lumière sereine, le jour céleste de l'allégorie se lève sur le poème du peintre & sur ce chœur de figurations divines qui semblent à la fois l'âme & la statue d'une idée. Les Saisons volent, les Heures jouent, les jeunes Hyménées dansent, les Muses se joignent aux Muses, l'Immortalité couronne la Poésie... L'ombre de la Grèce est devant vous, son génie rayonne à vos yeux dans une douce lueur, dans une expression tendre : ainsi se montrerait un dieu de Phidias sous un vers de Virgile. Le charme d'un sourire ému, la caresse du sentiment, voilà dans Prudhon la grâce nouvelle des divinités immortelles de la Fable. Il y a dans toute son œuvre, d'une passion si suave, le souffle & le rayon de l'Amour ; & l'on croirait y voir lâchée, comme un essaim de petits génies familiers, toute la couvée de petits Cupidons que le poète grec disait logés dans son sein. Quelle jeunesse, quelle première fleur de l'imagination du poète, dans tous ces petits tableaux, baignés du soleil de Mitylène, où le peintre, avec la grâce de Longus, donne au premier baiser l'ingénuité pour pudeur ! Cependant son génie mûri l'appelle à un plus haut idéal ; & c'est dans la plus fraîche, la plus pure & la plus ingénieuse légende de la Fable qu'il va chercher le plus éthéré & le plus attique symbole de l'amour : il peint cette figure mystique où se mêlent l'innocence & la curiosité de la vierge, cette transparente image, l'âme sous un voile de gaze, Psyché. Puis, sous l'ombre des illusions & des années qui s'envolent, l'imagination du peintre se recueille & s'attriste. Les amoureuses images des mythes & des romans du paganisme s'éloignent de lui. La mélancolie, puis une desolation religieuse envahissent son œuvre comme son cœur. Et voilà qu'à la fin de ce

poème voluptueux du peintre, la Pſyché qu'il a peinte, enlevée par le Zéphyr ſur l'oreiller des Amours, Pſyché, retombée à terre, ſe ſpiritualiſe & ſe transfigure. Purifiée par l'épreuve & la douleur, déchirant ſon voile, elle devient l'âme, cette âme nue & ailée, dégagée des liens terreſtres, repouſſant du pied la vie, ce rocher battu par une mer implacable, & montant à la lumière, les mains tendues au ciel. Elle eſt l'âme chrétienne dont Prudhon jette l'aſpiration dans une toile immenſe, en répétant à ſes amis ces paroles du Pſalmiſte : « Oh ! qui donnera à mon âme, comme à la colombe, des ailes pour s'envoler au lieu de mon repos ! »



Les trois deſſins & le tableau de Prudhon que nous donnons dans cette étude, gravés à l'eau-forte : — le portrait de l'Impératrice Marie-Louiſe, — un fragment de la *Vengeance divine*, — le portrait de Mlle Mayer, — le bras du fauteuil de Marie-Louiſe, — font partie, le premier, de la collection de M. E. Marcille ; le ſecond, du Muſée du Louvre ; le troiſième, de la collection de M. Laperlier ; le quatrième, de notre collection.